

GLANES CRITIQUES ET PHILOLOGIQUES EN MARGE
DES *FRAGMENTARY LATIN HISTORIES OF LATE
ANTIQUITY* DE VAN HOOF ET VAN NUFELEN*

Considérant la manière dont cet ouvrage a été pensé et réalisé ainsi que les objectifs, passablement polémiques, auxquels ses auteurs ont fixé leur choix, il est avantageux de présenter son évaluation sous la forme d'une gerbe d'adimadversions où l'histoire, la philologie, la critique textuelle contribuent à des degrés divers¹.

- Carminius, F 1 = Macrobius, *Saturnales* 5.19.14:

*post haec Carminii uerba longum fiat si uelim percensere quam multis in locis
Graecorum uetustissimi aeris sonos tamquam rem ualidissimam,*

« after this quotation from Carminius I would be drawing things out too long should I choose to review in how many places the most ancient among the Greeks tended to use the sound of bronze as a very effective device » (p. 30).

Comme spécifié par le préfixe, le champ sémantique de *percensere* comporte à sa racine la notion d'étendue, de richesse ou de complétude dans le dénombrement d'un fait ou dans la considération d'un point, d'une idée ou d'une matière quelconque². Le ThLL regroupe ainsi tous les sens figurés d'*enumerare* sous la tête de liste « (ad instar ordinis numerorum) res vel homines deinceps afferre, ordine proferendo percensere » (V 2.618.41-4). La force spécifique du verbe se module tout naturellement dans son contexte en fonction des mots avec lesquels il est apparié. Si l'ajout de *cursim* et

* L. VAN HOOF, P. VAN NUFELEN, *The Fragmentary Latin Histories of Late Antiquity (AD 300-620)*. Edition, Translation and Commentary, Cambridge 2020, x+ 332 pp., 117,06€, ISBN 978-1-108-42027-3.

¹ En tête de chacune des rubriques ci-après, la mention des historiographes; la numérotation de leur testimonium suivie par l'indication du citateur; le texte avec sa traduction anglaise; et la pagination renvoient toutes à cette collection. Je me contente de souligner le ou les mots latins sur lesquels portent les *adimaduersiones* qui suivent.

² M. Dewar, *Claudian, Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti. Edited with Introduction, Translation, and Literary Commentary*, Oxford 1996, 163; G. Williams, *Seneca, De Orio. De Breuitate Vitae*, Cambridge 2003, 116; P.-Y. Fux, *Les sept Passions de Prudence (Peristephanon 2. 5. 9. 11-14). Introduction générale et commentaire*, Fribourg 2003, 344; F. Ursini, *Ovidio Fasti, 3. Commento filologico e critico-interpretativo ai vv.1-516*, Fregene 2008, 151; R. Parkes, *Statius, Thebaid 4. Edited with an Introduction, Translation and Commentary*, Oxford 2012, 264-5. Pour ce verbe composé dans sa dimension de liste, J.F. Fitzgerald, "The Enumeration in Ancient Greek Literature", dans S.E. Porter, T.H. Olbricht, eds., *The Rhetorical Analysis of Scripture. Essays from the 1995 London Conference*, Sheffield 1997, 283-4 et la note 30.

surtout l'équivalence sémantique instaurée entre *percensere* et *exsequere* qui le suit atténuent ainsi fortement sa prégnance chez Tacite, *Annales*, 4.4.3 *percensuitque* (sc. Tibère) *cursim numerum legionum et quas prouincias tutarentur, quod mihi quoque exsequendum reor; quae tunc Romana copias in armis, qui socii reges, quanto sit angustius imperitatum*³, le *multis locis* de Macrobre, 5.19.14 l'augmente au contraire, de sorte qu'un aussi fin lettré que Courcelle a pu exciper que « la phrase (...) montre que Macrobre dispose d'un répertoire infini de citations grecques et qu'il y fait des coupures »⁴. Les tout derniers traducteurs, Kaster à la Loeb⁵ et Van Hoof et Van Nuffelen, anglicisent identiquement *percensere*, et cela fort en deçà de l'éventail de gloses proposé dans l'*Oxford Latin Dictionary*, où ne figure pas notre passage. Sauf s'ils se sont inspirés de trop près du pionnier Davis « it would be tedious to seek to follow up these words of Carminius with a review of the many passages in which the most ancient of the Greeks habitually made use of the sound of bronze as being particularly efficacious »⁶, auquel cas ils n'entendaient pas prendre position sur le sémantisme contextuel du verbe, ce rendu prudent met en exergue l'objection qu'une trop vaste érudition grecque n'est guère tenable chez Macrobre. Celui-ci se veut le champion de l'appropriation de l'élément homérique dans l'*Énéide*, mais on sait qu'il incarne beaucoup plus modestement le pillage de la majeure partie de ce qui fut écrit sur la langue et la civilisation virgilien rapportées à leurs sources selon un usage erratique sans aucun doute déjà commun à la tradition virgilocentrique antérieure⁷. En dehors d'Homère, Macrobre manipule principalement des citations de la littérature grecque classique et hellénistique de seconde, voire de troisième main, transmises par des intermédiaires qui ne les lisaienr peut-être pas plus que lui dans l'original, et agit aussi de même envers des grammairiens latins et même des classiques romains⁸, dans

³ La construction de *quod* est ambiguë : A.J. Woodman, “*Praecipuum munus annalium*: The Construction, Convention and Context of Tacitus, *Annals* 3.65.1”, *MH* 52, 1995, 112-13.

⁴ P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident de Macrobre à Cassiodore*, Paris 1948² (= 1944), 25 n. 4.

⁵ *Macrobius, Saturnalia. Edited and Translated by Robert A. Kaster*, Cambridge, Mass.-London, II, 439 : « after this quotation from Carminius I would be drawing things out too long should I choose to review all the places in which the most ancient among the Greeks used to use the sound of bronze as a very effective device ».

⁶ V. Davies, *Macrobius The Saturnalia. Translated with an Introduction and Notes*, New York 1969, 370.

⁷ O. Skutsch, *The Annals of Q. Ennius. Edited with Introduction and Commentary*, Oxford 1985, 31-4; J. Elliott, *Ennius and the Architecture of the Annales*, Cambridge 2013, 82, 115 n. 114.

⁸ A. Tomsin, *Étude sur le commentaire virgilien d'Aemilius Asper*, Paris 1951, 121 et n. 5; E. Jeunet-Mancy, “Servius, auctor paganus. La présence de Lucrèce dans le commentaire servien”, in A. Garcea, M.-K. Lhommed, D. Vallat, eds., *Fragments d'érudition. Servius et le savoir antique*, Hildesheim-Zürich-New York 2016, 72-3; etc. La consultation de seconde main se démontre aussi pour des passages fameux d'auteurs très communs (J. Champeaux, “Arnob lecteur de Varro (*Adu. nat. III*)”, *RÉAug* 40, 1994, 337-8 [Platon] et inclut Homère lui-même (J. Flamant, *Macrobre et le néo-platonisme latin à la fin du IV^e siècle*, Leyde 1977, 300-4). Par-dessus le marché, quand il les exploite directement, Macrobre s'octroie des libertés considérables envers ses sources d'information (P. Henry, *Plotin et l'Occident. Firmicus Maternus, Marius Victorinus, Saint Augustin et Macrobre*, Louvain 1934, 160-2 [Plotin et Porphyre]; etc). Les arguments d'E. Türk pour maintenir l'ampleur de l'érudition primaire de Macrobre sont soit fragiles ou alambiqués (Macrobius und die Quellen seiner

son effort pour composer sa polyphonie de ce qu'il appelle ce 'tas' : *Saturnales*, prol., 4 *quia praesens opus non eloquentiae ostentationem, sed noscendorum congeriem pollicetur*⁹. On gagne de la sorte à ne point trop les démultiplier en esprit, toutes ces citations helléniques potentiellement à disposition quand Macrobe indique dédaigner, comme ici, de s'appesantir sur un détail particulier. L'instinct qui pousse tous les traducteurs récents à affaiblir le sens de *percensere* dans notre passage, là même où Courcelle, par une juste perception de l'aura de ce verbe renforcée par *multis*, en tirait des conclusions peu vraisemblables, suggère qu'il y a ici un problème de texte. Une première solution consisterait à voir en *multis* une glose insérée appelée par le préfixe intensif *per*. *Percensere* reste peut-être un rien trop amphigourique pour le refus macrobien d'un tour d'horizon des passages grecs mentionnant le bruit de l'airain. L'alternative fait conserver *multis* et substituer au verbe transmis le plus modeste mais précis, réaliste et amplement suffisant dans le présent contexte, verbe d'énumération *percurrere*, 'considérer rapidement à la suite', 'courir de l'un à l'autre seriatim'¹⁰. *Percurrere* offre l'avantage subsidiaire d'appeler avec parfait naturel la précision *multis in locis*. Vu la grande ressemblance entre les deux composés, l'erreur trilittérale *urr ~ ens* doit être optique et purement accidentelle : soit dégémination de *percurred-* puis dans la minuscule mélecture en *s* du *r* survivant¹¹ (de l'inane *percus-* ainsi produit à *percens-* la rectification est en effet minime); soit graphie *percursere*, un verbe que son caractère concret surprenant dans notre passage aura fait remanier en faveur de la *lectio tradita*, nettement plus abstraite. Tout compte fait, la position de prudence consiste à supprimer *multis* en évitant de presser la valeur de *percensere* : « je m'appesantirais trop si je voulais survoler les passages où les Grecs archaïques etc ».

- Anonyme, T 1 = [Aurélius Victor], *Origo gentis Romanae* 1.5 :

cum procul dubio constet ante Aeneam priorem Antenorem in Italiam esse peruectum eumque non in ora litori proxima, sed in interioribus locis, id est Illyrico, urbem Patauium condidisse,

« it is beyond doubt that Antenor reached Italy first, before Aeneas, and that he founded the city of Padua not on the coast near to the beach, but in a place inland, namely Illyricum » (p. 32-3).

Anesthésiée par sa familiarité avec la version, étayée par Virgile, du mythe de la fondation troyenne de Padoue, la science moderne n'a pas perçu que la localisation écartée par l'auteur anonyme du *De origine Patauina* dont se fait ici l'écho le pseudo-

Saturnalien, dissertation Fribourg 1962), soient exagérés ("Macrobe et les Nuits Attiques", *Latomus* 24, 1965, 381-406 ; il a lu plus qu'Aulu-Gelle, donc ses sources étaient nombreuses et anciennes !).

⁹ Sur ce passage, voir E. Gunderson, *Nox Philologiae. Aulus Gellius and the Fantasy of the Roman Library*, Madison 2008, 12-13, 255-64.

¹⁰ D'après *ThLL* X 1.1201.40-9 « percenset, is qui locum percurrit, peragrat »; voir encore M.P.J. van den Hout, *A Commentary on the Letters of M. Cornelius Fronto*, Leiden-Boston-Köln 1999, 309 ad 130, 12.

¹¹ L. Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, Paris 1911, 162 § 624.

Aurélius Victor, se laisse fort malaisément cerner. *Ora et litus* constituent de quasi synonymes qui tendent soit à se cumuler rhétoriquement au moyen d'un connectif soit à être distingués l'un de l'autre¹², notamment par le biais d'un génitif épéxégétique ou *inhaerentiae* comme *litoris ora* au sens de *ora per litus extensa* en prose et en poésie¹³. Or on ne trouve rien de tel dans notre passage. La distinction que le pseudo-Victor sous-entend entre les deux substantifs est d'intelligence délicate même comme renforcement de la dimension côtière de la localisation de Padoue par opposition à l'intérieur des terres. La glose « coast near to the beach » (Van Hoof et Van Nuffelen) suppose une valeur de *litus* sans ancrage dans le microcontexte¹⁴ et tient de l'expédient; on hésitera entre « côte voisine du rivage » (Richard [Budé]), plus spécifiquement ‘terres côtières’ en alléguant de la valeur très banale de ce mot incolore qu'est *ora*¹⁵, et « côte jouxtant la mer » (ego), en vertu du sens maritime de *litus* bien connu des experts ès poésie latine d'or¹⁶. Si ce flou sémantique semble inacceptable dans un passage qui se veut précis, l'un des substantifs de *in ora litori proxima* doit par conséquent être gâté. Le remède se présente de lui-même : *rure*, déformé en *ORa* par anticipation du *ORi* de *litORi* lors de la dictée intérieure du copiste de l'archéotype (cela peut être aussi une faute par banalisation, *litori* ayant appelé *ora* attendu que ces substantifs se présentent très souvent ensemble); le changement de désinence du masculin vers le féminin dans le cas de *proximus* coulait ensuite de source. Le sens est alors parfaitement limpide et l'expression impeccable : *in rure litori proximo* signifie ‘parmi les terres voisines du littoral’, ‘dans la campagne côtière’. Cette leçon présenterait le mérite subsidiaire d'accentuer la pertinence de la périphrase *in interioribus locis*, en soi lourde, voire gauche, si elle s'oppose au texte des manuscrits *in ora litori proxima*, pour désigner le véritable site de la fondation mythique de Padoue d'après Virgile et l'anonyme. Voilà, je crois, bien du progrès phraséologique et sémantique rétabli au prix d'une

¹² Tite-Live, 24.8.14 *classem hoc anno, cui tu praefuisti, trium rerum causa parauiimus, ut Africae oram popularemur, ut tuta nobis Italiae litora essent*; Pline le Jeune, V 6, 2 *grauiis et pestilens ora Tuscorum, quae per litus extenditur*; etc.

¹³ E.g., Virgile, *Géorgiques*, 2.44-5 *ades et primi lege litoris oram; | in manibus terrae;* Ambroise de Milan, *Lettre 48* (= 59 des Mauristes).2 *remota enim uestri ora litoris non solum a periculis sed etiam ab omni strepitu tranquillitatem infundit sensibus.* Voir D.R. Shackleton Bailey, *Propertiana*, Cambridge 1956, 57; S. Oakley, *A Commentary on Livy, Books VI-X, II Books VII and VIII*, Oxford, 1998, 233 ad 7.25.4; N. Horsfall, *Vergil, Aeneid 3. A Commentary*, Leiden-Boston 2006, 301 ad 396; J. Briscoe, *A Commentary on Livy, Books 38-40*, Oxford 2008, 84 ad 38.18.12.

¹⁴ *Litus* = ‘plage’ apparaît toujours dans des passages suggestifs de ce dont il s’agit : Suétone, *Caligula*, 46. 1 *derecta acie in litore Oceani ac ballistis machinisque dispositis, repente ut conchas legerent galeasque et sinus replerent imperauit*, ‘spolia Oceani’ uocans (on lit pourtant le fallacieux « sur le rivage de l’Océan » chez le médiocre H. Ailloud [Budé] comme chez G. Flamerie de Lachapelle [Paris, 2016], 216) ou Tite-Live, 10.2.5 *cum audisset tenue praetentum litus esse, quod transgressis stagna ab tergo sint inrigua aestibus maritimis* (texte fortement perturbé où cette acceptation ‘plage’ constitue l’une de nos trop rares certitudes : S.P. Oakley, *A Commentary on Livy, Books VI-X, IV Book X*, Oxford 2005, 59).

¹⁵ E.g., N. Horsfall, *Vergil, Aeneid, 7. A Commentary*, Leiden-Boston-Köln 2000, 371-2.

¹⁶ E. Norden, *Vergilius Maro, Aeneis*, Buch VI erklärt, Leipzig 1903, 229 ad 362; W. Clausen, *A Commentary of Vergil, Eclogues*, Oxford, 1994, 72-3 (*in litora* = ‘the shallows along the shore’); G. Luck, *A Textual Commentary on Ovid, Metamorphoses, Book XV*, Huelva 2017, 24 ad 53 (*litus* = ‘the sea near the coast’)).

correction économique même s’agissant d’un écrivain relativement peu intéressé par les recherches stylistiques comme le pseudo-Aurélius Victor. Si l’on aime mieux ne pas corriger, au moins convient-il de traduire le texte transmis par l’une ou l’autre de mes gloses, attendu que Van Hoof et Van Nuffelen abusent du sémantisme de *litus* en y voyant la plage.

- Dexter, T 1 = Jérôme, *De uiris illustribus* 132:

Dexter, Paciani, de quo supra dixi filius, clarus ad saeculum et Christi fidei deditus, fertur ad me omnimodam historiam texuisse, quam necdum legi,

« Dexter, the son of Pacianus, whom I mentioned earlier, famous in the world and devoted to the faith in Christ, has, I am told, composed an all-encompassing history, which I have not yet read » (p. 60).

Ce témoignage et son commentaire sont repris presque sans changement d’une contribution antérieure de la seule Van Hoof¹⁷; dans ce qui suit, l’article ne sera cité que s’il contient une précision ou un fait qui lui sont propres. Il convient de s’intéresser très en détail à ce traitement de Dexter, car en bonne comme en mauvaise part il incarne un échantillon type de la méthodologie déployée par le livre et de ses résultats obtenus avec une scientificité revendiquée comme plus grande que chez tous les devanciers. S’il n’entrait nullement dans mes intentions d’offrir une nouvelle exégèse des quelques mots tombés du calame hiéronymien sur cet énigmatique personnage, l’analyse critique du commentaire de Van Hoof a précipité la mise au point des linéaments d’une interprétation du passage sinon exempte des défauts mis en évidence chez elle, à tout le moins plus consciente des limites de l’exercice et mieux documentée.

La non-révision de l’article quand il a passé dans Van Hoof et Van Nuffelen fait que Van Hoof persiste à ignorer l’existence de l’étude fouillée de C. Granado sur Dexter¹⁸. Elle ne montre également guère conscience que le caractère sibyllin et ingrat de notre phrase latine, de laquelle Dom Morin remarquait « se peut-il quelque chose de plus vague et de plus étrange ? »¹⁹, recommande force prudence dans les hypothèses et plaide contre tout acharnement exégétique qui ne s’appuierait pas sur des parallèles explicites ou incontestables et qui ne mobiliserait pas une philologie extrêmement solide. On va voir qu’il s’agit d’un challenge.

La glose radicalement neuve de *clarus ad saeculum et Christi fidei deditus* offerte par Van Hoof prétend coller le latin au plus près : y dépistant un chiasme entre gloire temporelle mondaine et christianité du personnage, elle parle d’un « Janus-

¹⁷ “The *omnimoda historia* of Nummius Aemilianus Dexter: A Latin Translation of Eusebius’ *Chronography?*”, *VChr* 71, 2017, 199-204.

¹⁸ Dans le volume des « Sources Chrétiennes » consacré son père : Granado (éditeur et commentateur), C. Épitalon et M. Lestienne (traducteurs), *Pacien de Barcelone, Écrits*, Paris 1995, 352-8; commentaire, 355 sqq. Voir aussi S. Olszaniec, *Prosopographical Studies on the Court Elite in the Roman Empire (4th century AD)*, Toruń 2013, 123-8.

¹⁹ Dom G. Morin, “La critique dans une impasse. À propos de l’Ambrosiaster”, *RBen* 40, 1928, 254. On lira en temps utile la suite immédiate de cette intéressante réflexion.

like portrait of Dexter, famous in secular life yet a pious Christian »²⁰. Sous prétexte d'exploiter la phraséologie de ce texte, c'est le métaphysiquer. Il ne suffit pas, comme s'en contente Van Hoof, de statuer que l'opposition de *saeculum* « to faith in God and Christ is common, and also used by Jerome » avec pour preuve *Lettres*, 108. 26 *in hoc solo patriae desiderium habuit, ut filium, nurum, neptem renuntiare saeculo Christo seruire cognosceret*²¹. Si Jérôme connaît fort bien, en effet, l'usage chrétien de *saeculum* = ‘ce temps-ci’, ‘le monde (dans lequel nous vivons)’, par suite : ‘le monde profane’, qui est quelquefois neutre, ainsi dans le syntagme *saeculum sanctum*, mais usuellement péjoratif ou polémique, par opposition au monde à venir²², c'est sans aucun doute en sa qualité de traducteur latin de la Bible, cet emploi étant issu en effet des *Veteres Latinae* de l'Ancien et du Nouveau Testaments. À la manière rabbinique, Paul écrit avec jubilation ὁ αἰών οὗτος / ἐνεστώς (Galates 1 :4, 1 Corinthiens 1 :20 et 2 :6, 2 Cor 4 :4, Éphésiens 1 :21, Romains 12 :2, etc); dans sa Vulgate, Jérôme latinise en *mundus* cette classe d'emplois de κόσμος et réserve *saeculum* ou des adjectifs type *aeternus* ou *perpetuus* pour αἰών αinsi que l'hébreu massorétique ‘ôlām, rendu αἰών, αἰώνιος par les Septante. Pour la vitalité du paganophobe *saeculum*, voici l'anonyme *Passion de Donatus d'Avioccalia*, 7²³, *quare caeci hi 'serui dei' sunt qui a saeculo diliguntur; ostendant ipsum dominum a saeculo fuisse dilectum ! Si autem saeculum nonnisi eos qui sui sunt diligit, necesse est eos odio habeat quos de saeculo dominus Iesus elegit : si de saeculo essetis, inquit, saeculum quod suum esset, amaret; sed quia de saeculo non estis, sed ego elegi uos de saeculo, properea odit uos saeculum* (Jean 15 :19). Pour autant, ce sens spécial ne s'impose pas du tout dans notre passage du *De uiris consacré à Dexter*. Le parallèle de l'épître allégué par Van Hoof est en vérité controuvé si on prend la peine de l'examiner dans son contexte. Eulogisant Sainte Paule, Jérôme insiste dans tout ce développement sur le registre de la piété filiale : déjà comblée par le fait que sa fille Eustochium marche dans ses propres traces de moniale suivant elle aussi Jérôme, jusqu'à entreprendre l'apprentissage de l'hébreu, Paule entendait ne quitter la Terre Sainte pour l'Italie que lorsqu'elle apprendrait la nouvelle que son fils unique Toxotius, sa bru Léta et sa petite-fille Paula formeraient à leur tour le vœu de servir Dieu en coupant les ponts avec le monde profane « pour servir le Christ », *quod impetravit ex parte* ajoute Jérôme, qui précise que Paula *Christi flammeo reseruatur* et que Léta se fit l'émule romaine de Paule à Bethléem. Notre *Lettre 108* a déjà usé de ce motif du rejet des attachements du monde profane : § 6 *non domus, non liberorum, non familiae, non possessionum, non alicuius rei quae ad*

²⁰ Van Hoof, Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 61.

²¹ *Ibid.*, 61 n. 9; suit un renvoi au dictionnaire du latin chrétien de Blaise, où en vérité aucun passage cité ou référencé dans l'entrée éponyme ne recoupe de près ni de loin la citation de la lettre hiéronymienne.

²² A. Orban, *Les dénominations du monde chez les premiers auteurs chrétiens*, Nimègue 1970, respectivement 169-71 et 171-92; M.M. van Assendelft, *Sol Ecce Surgit Ignes. A Commentary on the Morning and Evening Hymns of Prudentius (Cathemerinon 1, 2, 5 and 6)*, Groningen 1976, 109-10, 172; A. Cain, *Jerome and the Monastic Clergy. A Commentary on Letter 52 to Nepotian, with Introduction, Text, and Translation*, Leiden-Boston 2013, 152 bas.

²³ F. Dolbeau, ‘La ‘Passio sancti Donati’ (BHL 2303 b) : une tentative d'édition critique’, dans [anon.], *Memoriam sanctorum venerantes. Miscellanea in onore di Monsignor Victor Sixer*, Roma 1992, 261.

saeculum pertinet, memor sola, si dici potest, et incomitata ad heremum Antoniorum atque Paulorum pergere gestiebat. Peut-on se situer plus loin du compliment adressé à Dexter pour son *historia* dédicacée à Jérôme ? Il aurait fallu alléguer des parallèles verbaux autrement moins spécialisés chez Jérôme de *saeculum* en sa nuance chrétienne pour étayer cet éventuel emploi prédiqué du fils de Pacien en *clarus ad saeculum et Christi fidei deditus*²⁴. Or une bonne et simple raison rend ces véritables parallèles inopérants – notre couplet de *De uiris*, 132, ne comporte rien qui laisse tant soit peu présupposer la moindre acceptation chrétienne de *saeculum*, ni théologie ni polémique ni dogmatique ni intertexte scripturaire. La mention de la Vraie foi y est banale, presque mondaine, et son articulation avec *saeculum* ne comporte pas la préférence pour celle-ci par-dessus le monde profane ou la dégradation des temps présents par rapport au Christ qui accompagnent invariablement l'edit emploi de *saeculum* (et qu'il a dans le prétendu parallèle de 108. 26 !). Réduit à lui seul, ce substantif distingue, *Hebraeo more*, entre les périodes antérieure et postérieure à la venue du Messie, ou d'après Paul endossé par le mainstream chrétien, entre les moments précédent et suivant la seconde venue du Christ, cf. τὸ τέλος, ‘la fin’, en 1 Cor 1 :8 et 15 :24. Voilà le maximum qu'une lecture chrétienne de notre passage supporte; or c'est clairement hors de propos. Quelle méthode est-ce que traduire un texte en l'entendant à la lumière d'un autre qui dit tout à fait autre chose au moyen de vocables radicalement différents hormis deux lexèmes isolés ? On se passe fort bien de cela si l'on s'avise que Jérôme a décerné à Pacien, le père de Dexter, la même épithète *clarus* en *De uiris*, 106. Cela fait aussi vraisemblablement, sinon davantage, présumer que le père et le fils cumulent en 132 la gloire avec le christianisme, Dexter autant par sa famille que par illustration *proprio Marte*. Avec Granado²⁵, *saeculum* me paraît donc à entendre ici en tant que γένος ~ genus ou aetas, ‘(durée d'une) génération’, ‘race’ > ‘sang’, ‘souche’²⁶. Il n'y a par conséquent plus de chiasme dans le latin de *De uir*, 132, mais la précision flatteuse, voire flagorneuse, ‘illustre ascendance et (par surcroît, individuellement) dévot’²⁷ du Christ²⁸. Comme Granado, je trouve une telle traduction mieux venue dans le microcontexte de notre phrase et beaucoup plus naturelle. La valeur dérivée de *saeculum* dans la latinité d'or et d'argent non seulement se suffit à elle-même mais donne à la phrase hiéronymienne un discret cachet classique qui ne détonnerait guère chez ce fin lettré. Voilà pourquoi j'ai déclaré supra que Van Hoof métaphysique le latin qu'elle explique sous couvert d'en creuser mieux la signification que ne l'ont fait les traducteurs de l'œuvre source : faute de s'être demandée si le passage à commenter et

²⁴ *Lettres*, 107.13 *nutriatur in monasterio, sit inter uirginum choros, iurare non discat , mentiri sacrilegium putet, nesciat saeculum; uiuat angelice, sit in carne sine carne, omne hominum genus sui simile putet;* 108.6 début nec diu potuit excelsi *apud saeculum generis et nobilissimae familiae uisitationes et frequentiam sustinere;* etc.

²⁵ *Pacien de Barcelone, Écrits*, 356 bas. Il a sans doute le tort de s'être exprimé en termes trop généraux.

²⁶ P.G. Stein, ‘Generations, Lifespans and Usufructs’, *RIDA* 9, 1962, 335-55, en particulier 338 sqq.; S. Weinstock, *Divus Julius*, Oxford 1972, 191-2.

²⁷ Je risque cette approximation pour alléger le rendu du lourd et rare *dedicatus*, dont la valeur n'est pas importante ou opéatoire dans le cadre de la présente discussion.

²⁸ Granado, *Pacien de Barcelone, Écrits*, 357, glose en « adepte de la foi chrétienne non seulement par la naissance, mais aussi par choix personnel ».

celui censé étayer la valeur d'un de ses lexèmes-clé se ressemblaient suffisamment sur le fond pour autoriser l'opération, elle s'est laissée abuser par cette rencontre lexicale à ses yeux si frappante, et l'a transformée en parallèle idéologique afin de plaquer son sémantisme sur le texte à expliquer. Il y a ici une double erreur de méthode. On ne s'appuie jamais assez sur des dénombrements lexicographiques détaillés, histoire de ne point trop valoriser un document unique. Et un locus similis de nature lexicale constitue tout autre chose qu'un parallèle de fond; à confondre les deux, on sape la solidité de la démonstration qu'on veut croire imparable.

Van Hoof s'est ensuite persuadée de la justesse de l'hypothèse selon laquelle « within *On illustrious men, (...) omnimoda historia* translates the Eusebian usage of παντοδαπὴ ιστορία »²⁹, présentée comme une idée personnelle alors qu'elle appartient à autrui³⁰. À l'appui de l'explication du titre de Dexter par le titre eusébien, Van Hoof allègue la latinisation de l'intitulé de la Παντοδαπὴ ιστορία de Favorinus d'Arles en *Omnigena historia* par l'historien d'Alexandre le Grand Julius Valerius (IV^e siècle : Fav., fr. 61 Amato) ainsi que le parallèle textuel de *De uiris*, 81, à savoir une liste des productions eusébiennes où la *Chronique* figure sous la forme *Chronicorum canonum omnimoda historia et eorum ἐπιτομή*, ce qui ressemblerait de trop près à l'intitulé grec de cette œuvre Χρονικοὶ κανόνες καὶ ἐπιτομὴ παντοδαπῆς ιστορίας Ἑλλήνων τε καὶ βαρβάρων pour que cela n'en constitue pas une « somewhat garbled translation »³¹. C'est pour en tirer l'assignation toute nouvelle de l'œuvre de Dexter à autre chose qu'une *Weltgeschichte*. Elle écrit « this first part of Eusebius' *Chronicle*, often referred to in English as the *Chronography*, was παντοδαπός in the sense that it combined extracts and lists from earlier authors into a universal history. As opposed to authors such as Aelian or Favorinus, then, when applied to Eusebius, the title παντοδαπὴ ιστορία signalled a history that was both universal in its coverage and varied through its use of material explicitly drawn from other authors – a combination that could be translated as ‘all-encompassing’ »³². Ni cette glose ni l'identification du caractère générique de l'ouvrage perdu de Dexter ne me semblent satisfaisantes. Pour commencer, si l'équation translinguistique est juste sur le fond, le lexique exige un maniement beaucoup plus délicat et nuancé que celui qu'elle en fait. Van Hoof semble ignorer que

²⁹ Van Hoof, Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 62.

³⁰ R. Blum, *Die Literaturverzeichnung im Altertum und Mittelalter. Versuch einer Geschichte der Biobibliographie von den Anfängen bis Beginn der Neuzeit*, Frankfurt am Main 1983, 219 : « bei seiner *Omnimoda historia* handelte es sich vermutlich nicht um ein Werk der sog. Buntschriftstellerei wie etwa Favorins *Pantodapē historia*, die von Diogenes Laertios oft zitiert wird, sondern um eine Weltgeschichte mit besonderer Berücksichtigung der Geschichte des Volkes Gottes. Nur ein solches Werk rechtfertigte Dexters Verzeichnung unter den Kirchenschriftstellern. In seiner Autobiographie nennt Hieronymus seine Übersetzung, Ergänzung und Fortsetzung von Eusebios' *Chronikoi kanones kai epitomē pantodapēs historias Hellēnōn te kai barbarōn* (Weltchronik). Die von Hesychios von Milet verfaßte Römische und Universalgeschichte war betitelt *Rhōmaikē kai pantodapē historia*, und auch bei Photios erscheint *pantodapē historia* einmal als Äquivalent von *kosmikē historia* (Weltgeschichte) ». Pour l'équivalence formelle entre le titre eusébien παντοδαπὴ ιστορία et *omnimoda historia*, voir J. B. Aucher, *Eusebii Pamphili Chronicorum Bipartitum Graeco-Armeno-Latinum (...)*, Venise 1818, I 1 n. 2.

³¹ Van Hoof, Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 61.

³² *Ibid.*, 62.

l'*omnigena* de Valerius est une *palmaris emendatio* (Marres : *omni genere*) et que les équivalents latins de l'adjectif grec ne sont pas légion, deux points que lui aurait enseignés la lecture de L. Holford-Strevens³³. Cette réserve de pure forme enregistrée, il y a quelque sophisme à prétendre distinguer ‘all-encompassing’ de ‘universel, -al’, comme à attirer le titre, et a fortiori le contenu, de l’œuvre de Dexter fermement du côté de la globalité de préférence à la seule diversité. Dans les faits, παντοδαπός signifie basiquement « of every kind, of all sorts »³⁴, « von allerlei Geschlecht, Art oder Weise, allerlei, mannigfach, mannigfältig, wie παντοῖος »³⁵, « of every species, of all kinds...; of every country, of every race...; of every aspect or form, multiform »³⁶; cependant, l’adjectif véhicule tout aussi fréquemment des notions de moindre portée : « qui est ex omni solo... Interdum varius, multiplex »³⁷, surtout ‘bigarré’, ‘hétérogène’ comme en Platon, *Ménexène*, 238 e 1-4³⁸, et au sens affaibli ‘varié’, ‘divers’, ainsi Euripide, *Hélène*, 525-7³⁹. La détermination entre l’une et l’autre de ces valeurs affaiblies est parfois même impossible, ainsi dans le tout simple Dinarque, *Contre Démosthène*, 91.1 πολλοὺς οὗτος εἴρηκε καὶ παντοδαποὺς λόγους. Nonobstant le *Brill Dictionary* qui subsume le titre de l’œuvre de Favorinus sous son sens premier du mot en le glosant « multifarious inquiry, miscellany », la nuance ‘varié’, éventuellement avec une nuance de modestie⁴⁰, conviendrait davantage à l’épithète qualifiant le fourre-tout du sophiste d’Arles au vu des nombreuses têtes de chapitre sous lesquelles se rangent les restes de cette œuvre⁴¹. Indépendamment tant de la dispersion des intérêts et de la curiosité que de l’érudition patentes en celle-ci, énorme émule de la Ποικίλη ιστορία d’Élien, ce παντοδαπός nous situe encore bien loin de l’échelon global du Jérôme du *De uir.*, 132 se plaçant *ex hypothesi* dans les pas d’Eusèbe et de

³³ Aulus Gellius. *An Antonine Scholar and his Achievement*, Oxford 2003², 117 et la note 93. Parlant d’une allusion possible d’Aulu-Gelle au sophiste d’Arles, le savant britannique observe « the words *doctrinae omnigenus* resemble Favorinus’ title; but how else should Gellius say ‘all kinds of learning?’ ».

³⁴ J. Diggle, ed., *The Cambridge Greek Lexicon*, Cambridge 2021, II, 1060.

³⁵ F. Passow, *Handwörterbuch der griechischen Sprache neu bearbeit und zeitgemäß umgestaltet von V. C. F. Host, F. Palm, O. Kreussler, K. Keil und F. Peter*, Leipzig 1852, II. 6. 660.

³⁶ F. Montanari, ed., *The Brill Dictionary of Ancient Greek*, Leiden-Boston 2015, 1537.

³⁷ *Thesaurus Graecae Linguae*, Paris 1842-1847, VI, coll. 171-2.

³⁸ Αἰτίᾳ δὲ ἡμῖν τῆς πολιτείας ταύτης ἡ ἐξ Ἰσου γένεσις. αἱ μὲν γὰρ ἄλλαι πόλεις ἐκ παντοδαπῶν κατεσκευασμέναι ἀνθρώπων εἰσὶ καὶ ἀνώμαλων, ὥστε αὐτῶν ἀνώμαλοι καὶ αἱ πολιτεῖαι, τυραννίδες τε καὶ ὀλιγαρχίαι, avec S. Tsitsiris, *Platons Menexenos. Einleitung, Text und Kommentar*, Stuttgart-Leipzig 1998, 233 (« wird nicht neutral gesagt, sondern hat wie häufig eine stark herabsetzende Nuance »), D. Sansone, *Plato Menexenus*, Cambridge 2020, 109-10 (‘most diverse’, ‘motley’).

³⁹ Παντοδαπᾶς ἐπὶ γάς πόδα | χρυστόμενος εἰναλίοι | κώπαι Τροιάδος ἐκ γάς : « vielerlei Länder berühend auf seiner Meeraufgabe von Troja », comme glose R. Kannicht, *Euripides Helena herausgegeben und erklärt*, Heidelberg 1969, II *Kommentar*, 149.

⁴⁰ Comparer, en beaucoup plus péjoratif, Platon, *Banquet*, 198b.1-3 : καὶ πῶς, ὃ μακάριε, εἰπεῖν τὸν Σωκράτη, οὐ μέλλω ἀπορεῖν καὶ ἐγὼ καὶ ἄλλος ὀστισσῶν, μέλλων λέξειν μετὰ καλὸν οὕτῳ καὶ παντοδαπὸν λόγον ῥηθέντα. R.G. Bury, *The Symposium of Plato with Introduction, Critical Notes and Commentary*, Cambridge 1909, 85, annote « there is irony in the epithet. Socr. implies that he regards it as a motley λόγος, “a thing of shreds and patches” ».

⁴¹ E. Mensching, *Favorin von Arelate. Der erste Teil der Fragmente. Memorabilien und Omnígena Historia*, Berlin 1963, 30-4; surtout A. Barigazzi, *Favorino di Arelate, Opere*, Firenze 1966, 207-9.

sa *Chronique*, que le simple emploi d'*omnimodus* dans le testimonium sur Dexter échoue à conjurer avec la moindre évidence. L'idée de globalité ou d'universalisme, usuellement exprimée par παντελής, serait concevable sur la seule base de l'intitulé de traité grammatical Παντοδαπὴ λέξις⁴²; il ne saurait guère se comprendre autrement que par quelque chose comme *Expressions de n'importe quel type* ou *Mots en tout genre*. De plus, un des Πινάκες de Callimaque était consacré aux παντοδάπα d'après Athénée, 6.244A ~ 14.643B = fr. 434-5 Pfeiffer, ἐν τῶν παντοδαπῶν πινάκι ~ ἐν τῶν παντοδαπῶν συγγραμμάτων πινάκι ; dans ces catalogues compréhensifs de la littérature grecque allant jusqu'à l'époque de leur auteur cette subdivision est celle des miscellanées et l'épithète vaut, 'varié', 'divers', 'mélangé'⁴³. Comme dans le cas de Favonius et de son farrago, à quoi bon imaginer ex nihilo, à propos de Dexter, une quasi-assimilation à la *Chronique eusébienne* pour lui attribuer une 'all-encompassing history' comparable à celle de l'évêque grec ? Van Hoof décidément a perdu de vue l'attitude de prudence attentiste requise par l'élucidation de ces « dry and sometimes baffling titles », comme le dit Pfeiffer des Πινάκες⁴⁴. S'il ressort de ce qui précède des conclusions, c'est, je crois, d'une part, que toute prétention à unifier dans l'intitulé eusébien reconstruit l'entièreté du sémantisme de παντοδαπός, depuis la bigarrure variée, ou la mosaïque chatoyante, dont témoigne ce que nous possédons de la Παντοδαπὴ ιστορία favorinienne, jusqu'à l'universalité, porte à faux, et, d'autre part, que les coïncidences de phraséologie gréco-latines entre les titres des œuvres du sophiste d'Arles et de l'évêque de Césarée ne peuvent être exploitées avec autant d'esprit de système que Van Hoof, en particulier si l'on tient compte des emplois par Athénée du mot grec pour désigner les savantes synopses de Callimaque. De plus, seul l'article de Van Hoof se donne la peine de spécifier que le titre de la chronique eusébienne, à rendre par *Canons chronologiques et abrégé de l'histoire universelle des Grecs et des Barbares*, ne nous a pas été transmis directement en grec⁴⁵; c'est en fait une reconstruction moderne pure et simple, certes très probable mais qui ne possède pas le caractère inattaquable et certain qui serait d'autant plus indispensable à l'échafaudage de Van Hoof que Jérôme emploie non pas *omnigena*⁴⁶, à l'instar de Valerius, mais *omni-*

⁴² Diogénianos apud Hésychios, *Epistola ad Eulogium* 1.5-23 Latte, petit corpus de fragments grammaticaux qui manque depuis fort longtemps d'une édition satisfaisante; voir G. Ucciardello dans M. Ercole, L. Pagani, F. Pontani et Ucciardello, eds., *Approaches to Greek Poetry. Homer, Hesiod, Pindar, and Aeschylus in Ancient Exegesis*, Berlin-Boston 2019, 264-5 n. 10.

⁴³ R. Pfeiffer, *History of Classical Scholarship. From the Beginning to the End of the Hellenistic Age*, Oxford 1968, 131 bas, et R. Blum, *Kallimachos. The Alexandrian Library and the Origins of Bibliography*, Madison-London 1991, 153, 154, pour ce que nous apprennent ces bribes; voir plus largement Y. L. Too, *The Idea of the Library in the Ancient World*, Oxford 1998, 55-6, 124-5, cf. 125 « it is the indices, themselves signifying the supposed totality of library holdings, which assert the fullness of the book collection ».

⁴⁴ Pfeiffer, *op. laud.*, 133 haut.

⁴⁵ "The *omnimoda historia* of Nummius Aemilianus Dexter", 203 n. 18.

⁴⁶ Selon toute apparence issu de l'accusatif adverbial *omne genus*: M. Leumann, J.B. Hoffmann, *Stolz-Schmalz' Lateinische Grammatik. Laut- und Formenlehre, Syntax und Stilistik*, München 1928, 251; B. Maler, *Synonymes romans de l'interrogatif qualis*, Stockholm 1949, 105; J. André, "Les composés en -gena, -genus", *RPh* 47, 1973, 27, cf. plus largement 28-30. Sur cette apparente création virgilienne, voir M.T. Sblendorio Cugusi, *L'uso stilistico dei composti nominali nei Carmina latina epigraphica*, Bari 2005, 48-9, par-dessus tout 48 n. 219, et 220.

moda. Rappelons combien cet adjectif⁴⁷ est rare, à la différence de l'adverbe⁴⁸ : en dehors de Jérôme, *omnimodus* se lit en effet seulement chez Apulée⁴⁹, Paulin de Nole, Cyprianus Gallus et Prosper d'Aquitaine⁵⁰. On ne saurait par conséquent tabler sur l'apparition à trois reprises, et cela dans le seul *De uiris illustribus*, de l'exclusivité hiéronymienne que constitue l'expression *omnimoda historia* (chapitres 81, 132, 135), pour tenter de stabiliser l'hypothèse, car deux seulement de ces occurrences appliquent le terme à des chroniques globales, celle d'Eusèbe et celle de Jérôme, laissant la place au doute. Croire le contraire témoigne d'une vision tunnel, compte tenu du pedigree plus que douteux des spéculations avancées en faveur de cette foi : « this usage appears to be unique to *On illustrious men*. The work is highly dependent on Eusebius for its information, and the clustering within it of a unique formula inspired by Eusebius is probably a result of this »⁵¹. J'irai même plus loin. Dans la mesure où Apulée utilise tant *omnimodus* adverbe comme adjectif que *multimodus*⁵², il pourrait être purement fortuit de la part de Jérôme de n'avoir trouvé à employer que l'épithète *omnimodus* dans ce que nous possédons de ses œuvres. *Pace Van Hoof*, il y a d'autant moins de scientificité à bâtir tout un petit roman sur la présence de l'adjectif pour qualifier les *historiae* de Dexter, Jérôme et Eusèbe que cette statistique lexicale a chance d'être illusoire. Enfin, une raison convaincante de ne pas sauter aux conclusions et lire sous l'*omnimoda historia* de Dexter une indication hiéronymienne qu'il s'agissait d'une sorte d'émule latin à la *Chronique* d'Eusèbe émane du passage du commentaire de Jérôme à Isaïe où on le voit utiliser la partie cardinale de cette équivalence translinguistique pour elle-même, car s'y exprime ici une réalité philologique limpide : *hoc diximus, ut psalmi septuagesimi noni uerbum panderemus ambiguum, in quo scriptum est: "uastauit eam aper de silua, et singularis ferus depastus est eam". Pro eo enim, ubi in nostris et Graecis codicibus legitur μονιὸς ἄγριος, id est: singularis ferus, in Hebraico scriptum est ZIZ SADAI, quod Aquila transtulit παντοδαπόν χώρας, hoc est: omnimodum regionis*⁵³. Pourquoi en irait-il différemment dans le cas du *De uiris*, 132, où nous ne pouvons même pas déterminer si *omnimoda historia* est le fait de Jérôme paraphrasant le titre de l'œuvre latine de Dexter ou s'il s'agit de l'intitulé originel choisi par ce dernier ? On l'aura constaté : une documentation plus fouillée que celle mise en valeur par Van Hoof tend à faire privilégier des conclusions

⁴⁷ Différemment formé qu'*omnigenus* : F. Bader, *La formation des composés nominaux du latin*, Paris 1962, 152-4, surtout 153 § 171.

⁴⁸ Dès Lucrèce, I 683, cf. J. Gruber, “Beiträge aus der Thesaurus-Arbeit XIII”, *MH* 21, 1964, 183-4; sur *omnimodo* en latin chrétien, L.J. Engels, *Observations sur le vocabulaire de Paul Diacre*, Nijmegen 1961, 36.

⁴⁹ *Métamorphoses* 5.25.3, *Apologie* 50.2 et 75.9, cf. H. Koziol, *Der Stil des L. Apuleius. Ein Beitrag zur Kenntniss des sogenannten afrikanischen Lateins*, Wien 1872, 275.

⁵⁰ Cf. *ThLL* IX 2.593.61-5; Gruber, “Beiträge”, 183; T. Lindner, *Lateinische zur Kenntniss des sogenannten afrikanischen Lateins. Komposita. Morphologische, historische und lexikalische Studien*, Innsbrück 2002, 122-3. La liste d'André, “Les composés”, 27, est purement exempli gratia.

⁵¹ Van Hoof, Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 62.

⁵² C. Brakman, “Apuleiana”, *Mnemosyne* 36, 1908, 31. *Omnimodus* et *multimodus* comptent parmi les assez nombreux mots absents du *Sermo cotidianus* de L. Callebat.

⁵³ M. Adriaen, *Sancti Hieronymi presbyteri opera (...). Commentariorum in Esaiam, Corpus Christianorum* 73A, Turnhout 1963, II, 779.

inverses de celles qu'avance cette dernière. Il vaut donc mieux en revenir, au moins provisionnellement, à la sage discussion de Blum.

Enfin et surtout se pose la question du *cui bono*. Ce chapitre, où Jérôme avoue ingénument ne rien connaître du livre de Dexter (dont il ne fournit même pas l'intitulé attendu que, selon Van Hoof, il le glose avec ses propres mots), hormis le fait que cette œuvre lui est dédicacée, brode sur du vide; au lieu de chercher à percer les épaisse ténèbres qui la recouvrent, Van Hoof aurait mieux fait de procurer une explication convaincante à la mention de Dexter. Jérôme, qui s'acquitte de cette dette de reconnaissance en dédiant à ce personnage son *De uiris*⁵⁴, l'y honore par surcroît d'un chapitre, paradoxalement plus étendu malgré son insigne vacuité que celui consacré à Pacien. Deux indices semblent indiquer le chemin à suivre. On a mis en rapport l'étendue des développements de ce traité sur le mouvement pricillianiste, chapitres 121-3, avec l'amitié de Jérôme et Pacien en vertu de la popularité de cette hérésie dans l'Espagne natale de ce dernier⁵⁵. En outre, le *De uir.* 134, décerne un brevet de haute culture à un certain Sophronius, qualifié entre autres de *uir apprime eruditus, laudes Bethlehem adhuc puer*, pour avoir bellement hellénisé une partie de la production hiéronymienne (*et uitam Hilarionis monachi, opuscula mea in graecum eleganti sermone transtulit*); on admet généralement encore, de lui *qui nuper de subuersione Sarapis insignem librum composuit*, qu'il servit de source à Jérôme à propos de la destruction de la statue cultuelle de Sérapis sculptée par Bryaxis lors de la fin du grand temple alexandrin de ce dieu après l'édit de Théodose du 16 juin 391⁵⁶. Au *cui bono* Dexter, Granado apporte sur cette ligne, mais sans élaborer, une réponse séduisante : *ad maiorem gloriam Hieronymi*. « À partir du ch. 124, en effet, toutes les notices servent à introduire celle du ch. 135, où Jérôme parle de lui-même. Tous les auteurs mentionnés sont en relation avec Jérôme, pourtant perdu dans un coin reculé du monde. S'il mentionne Dexter, c'est parce qu'il a entendu dire qu'il lui a dédié une Histoire (...) »⁵⁷. C'est proprement lumineux, surtout si on y ajoute la déduction, trop oubliée aujourd'hui, de dom Morin « mais celui-ci (Jérôme) n'en avait rien lu, et ne savait la chose que par ouï-dire ! Il semble, d'après cela, que Dexter n'était pas très empressé de faire connaître au public ses productions, et méritait au premier chef le reproche adressé par l'auteur du *De script. eccles.* dans sa préface à ceux qui *celantes scripta sua* »⁵⁸, sc. *De uir.* praef. 2, qu'il vaut la peine de donner en entier : *si qui autem de his qui usque hodie scriptitant a me in hoc uolumine praetermissi sunt, sibi magis quam mihi imputare debebunt. Neque enim celantes scripta sua de his, quae non legi, nosse potui, et quod aliis forsitan notum, mihi in hoc terrarum angulo fuerit ignotum.* Ce problème-ci pouvait donc être

⁵⁴ P. Lardet, *L'Apologie de Jérôme contre Rufin. Un commentaire*, Leiden-New York-Köln 1993, 210 n. 376; etc.

⁵⁵ S. Rebenich, *Hieronymus und sein Kreis. Prosopographische und sozialgeschichtliche Untersuchungen*, Stuttgart 1992, 213-19, surtout 213-14.

⁵⁶ F. Thelamon, *Paiens et chrétiens au IV^e siècle. L'apport de l'Histoire ecclésiastique de Rufin d'Aquilée*, Paris 1981, 160-1, après J. Schwartz, "La fin du Sérapéum d'Alexandrie", dans *American Studies in Papyrology I. Essays in Honor of C. Bradford Welles*, New Haven 1966, 98, 109-11. Sur cet épisode, on verra surtout Thelamon, 177-96 et 207-24.

⁵⁷ Granado, *Paciens de Barcelone, Écrits*, 358, en retranchant le dernier mot : 'universelle'.

⁵⁸ "La critique dans une impasse. À propos de l'Ambrosiaster", 254.

résolu avec un coefficient raisonnable de vraisemblance; or il est esquivé par Van Hoof. Étrange manière de concevoir un morceau de commentaire historiographique que de lâcher ainsi la proie pour l'ombre et de délaisser un aspect du témoignage étudié dont l'éclairage ne demandait pourtant qu'une mesure de familiarité avec l'œuvre source et son auteur, au profit d'investigations *qui Hieronymus ex Hieronymo tollunt*. Ce qui se défendait dans le cadre provisoire, autonome et parcellaire d'un article est injustifiable une fois ladite recherche incorporée sans changement au continuum d'une collection de fragments à destination d'une large audience.

Ce tour d'horizon, qu'il aura fallu, par la force des choses, entreprendre sur une large échelle, peut s'arrêter là. Concluons donc. En premier et principal lieu, disons-le nettement : ni la version anglaise de la phrase de Jérôme sur *l'historia* de Dexter par Van Hoof ni son commentaire ne sont recommandables. On ne lui accordera même pas que la glose reçue ‘Histoire universelle’ d'*omnimoda historia* repose sur des fondations un peu trop fragiles pour qu'on l'adopte de but en blanc, attendu tout au contraire que le parallèle suggéré par Blum avec l'œuvre historiographique du contemporain de Justinien Hésychios Illouistros de Milet, et qu'elle méconnait par suite de son ignorance du livre de Blum, renforce sensiblement cette glose : Photius, *Bibliothèque* 69, I 101. 36-7 ~ 39-41 Henry, rapporte en effet que cet historiographe écrivit βιβλίον ιστορικὸν ὡς ἐν συνόψει κοσμικῆς ιστορίας (...) ἡ ἐπιγραφὴ τοῦ βιβλίου μετὰ τοῦ ιστορίας Τρωμαϊκῆς τε καὶ παντοδαπῆς τυγχάνει. En sus de son caractère cavalier, la retraduction de l'*omnimoda historia* hiéronymo-dextérienne par Van Hoof suppose une distinction sémantique peu perceptible par rapport à la glose reçue : que peut signifier ‘all-encompassing’ sinon ‘global, universel’ ? Soit le concept d’universalisme est nébuleux aux yeux de la savante belge, soit elle a voulu tellement marquer le point contre les traducteurs de Jérôme et les savants qui citent ce texte en passant qu’elle n’a pas perçu la foncière similitude factuelle entre ces deux gloses d'*omnimoda*. Au total, malgré l’autorité de Blum, il vaudrait mieux entendre ‘Histoire mêlée de toutes sortes de choses’, comme Lenain de Tillemont (lequel n’en dit hélas pas davantage) approuvé par Dom Morin⁵⁹, et surtout par Brakman⁶⁰, lequel explicite en suggérant « ideo aliquid simile Valerii Maximi factis ac dictis memorabilibus ». Dans ce cas, le fils de Pacien se serait illustré dans le genre littéraire de l’histoire didactique et morale opérant par *exempla* de bonne conduite⁶¹, vraisemblablement, vu le christianisme du personnage sur lequel Jérôme semble mettre un accent particulier, selon une optique télologique⁶². Une autre retraduction offerte par Van Hoof, celle du mot clé à ses yeux *saeculum*, est presque aussi sûrement controvée. Cette chercheuse extrapole dans la phrase sur Dexter le sens chrétien de ce lexème en plaquant sur elle avec violence

⁵⁹ “L’opuscule perdu du soi-disant Hégésippe sur les Machabées”, *RBen* 31, 1919, 88.

⁶⁰ *Miscella quarta*, Leiden 1934, 9.

⁶¹ J. Briscoe, *Valerius Maximus, Facta et dicta memorabilia, Book 8. Text, Introduction, and Commentary*, Berlin-Boston 2019, 5-6; J.D. Chaplin, *Livy’s Exemplary History*, Oxford 2000, surtout 137-67, 198-202.

⁶² Cf. Blum ou encore K.F. Stroheker, “Spanische Senatoren der spätromischen und westgotischen Zeit” [1963], dans son *Germanentum und Spätantike*, Zurich-Stuttgart 1965, 70 (« er soll auch selbst eine «omnimoda historia» geschrieben haben — sicher in betont christlichem Sinn, wie die Einordnung bei Hieronymus zeigt »).

un prétendu parallèle hiéronymien sans se demander si le contexte favorise tant soit peu cette lecture. Quant à l'idée que reconstruit Van Hoof de la nature de cette œuvre disparue de Dexter, c'est, je le crains, une vue de l'esprit tout court contre laquelle les parallèles verbaux translinguistiques avec le traité éponyme de Favorinus et surtout avec le *Pinak* de Callimaque invitent assez fortement à se garder. En outre, l'extrait du commentaire de Jérôme à Isaïe prouve que notre auteur est capable d'employer (l'équation $\pi\alpha\nu\tau\delta\alpha\pi\cos \sim$) *omnimodus* dans son latin sans se référer à des chroniques sur le modèle eusébien, y compris et surtout la sienne propre. En vérité, Van Hoof procède par une chaîne de présupposés tous plus arbitraires les uns que les autres, l'ensemble étant censé offrir une résistance supérieure à celle de chaque maillon considéré séparément : le *De uiris illustribus* dépend largement pour son information d'Eusèbe, *donc* un ou des usages linguistiques hiéronymiens évoquant l'évêque de Césarée y sont logiques (ce qui, chez Van Hoof, signifie qu'ils sont attendus); la phraséologie de Jérôme pour évoquer l'écrit de Dexter au chapitre 132 est identique aussi bien à celle qui désigne ailleurs chez lui la Chronique eusébienne qu'à l'intitulé d'une œuvre latine elle-aussi 'all-embrassing', *donc* la iunctura *omnimoda historia* est supposée évoquer les, ou alors dépendre des, Χρονικοὶ κανόνες καὶ ἐπιτομὴ παντοδαπῆς ιστορίας Ἑλλήνων τε καὶ βαρβάρων eusébiennes, et *ainsi* l'œuvre latine rédigée par le fils de Pacien doit avoir été du même type que celle de l'évêque de Césarée. La procédure suivie comme les attendus qui la fondent et le type de résultat évoquent, avec une érudition bien moindre, la très audacieuse identification du même Dexter à cet Hégésippe qui écrivit le *De Bello Iudaico* et la *Passio Maccabaeorum* avancée il y a longtemps par Dom Morin⁶³.

On se demandera si un usuel de la nature d'une collection de textes historiques constitue un véhicule adéquat pour une exégèse à ce point hasardeuse, et s'il convenait de la réimprimer sans révision substantielle très peu de temps après sa parution en revue. Ces deux questions se posent avec une acuité d'autant supérieure que Van Hoof et Van Nuffelen pourfendent la *Quellenforschung* franco-allemande sur Nicomaque Flavien Senior en invoquant le reproche, qu'ils encourrent ici, de gratuité conformément aux principes de méthode qu'ils posent dans leur introduction⁶⁴. Les déclarations qu'on y lit laissent songeur lorsqu'on prend ces savants *in flagrante delicto* de double standard

⁶³ "L'opuscule perdu du soi-disant Hégésippe sur les Machabées", 88-91. J.-R. Palanque, *Saint Ambroise et l'empire romain. Contribution à l'histoire des rapports de l'Église et de l'État à la fin du IV^e siècle*, Paris 1933, 406, la traite de « tentative aventureuse ».

⁶⁴ Van Hoof, Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 6 : « in line with Jacoby's guidance, the aim of this collection is to give the reader a clear sense of what we know and what we do not know. Our starting point is to understand the fragments correctly: as the reader will notice, we argue that many reconstructions of the works in this collection are based on mistaken or questionable interpretations of the Latin. No amount of circumstantial evidence can force the meaning of a text. If there is a logical, coherent, and grammatically correct interpretation of the text, it must take priority over circumstantial arguments. We then bring together the information the fragments provide in order to make clear to the reader the parameters within which a possible reconstruction of the work has to situate itself. Only then will we offer a reconstruction that we think most likely. Scholars have claimed a great afterlife for some of the authors edited in this collection, detecting their influence in a vast array of texts through *Quellenforschung*. (...) In each case, it becomes clear that Jacoby's prudence is warranted. (...) In sum, this volume distinguishes the certain and the possible from the

entre la *pars destruens*, hypersceptique voire nihiliste, de leur commentaire, et sa *pars construens*, tellement convaincue de la véracité de ses combinaisons qu'elle inscrit ici ses résultats dans la traduction du testimonium. Nonobstant la revendication de leur préface, il n'est pas exact que Van Hoof et Van Nuffelen distinguent le connu de l'inconnu ou de l'inconnaissable, ni le quasi-certain du vraisemblable et de l'aventureux. Ils instaurent une ligne de démarcation étanche entre le type de spéculations qui leur apparaît préférable, à savoir le déconstructionnisme historiographique post-postmoderne, dans le cadre duquel ils se satisfont d'imaginer à peu près n'importe quoi dès lors que leur mise en forme invoque, si peu que ce soit, la *Wortphilologie*, et l'interprétation des documents primaires au moyen d'hypothèses de travail ou en fonction d'une grille de lecture excipée d'attendus annexes, à laquelle ils demandent des preuves péremptoires pour y accorder créance – les même preuves qu'ils sont loin de procurer dans le cas de leurs spéculations sur Dexter. Le proverbe le dit bien : pile je gagne, face tu perds.

- Protadius, T 2 = Symmaque, *Lettres* 4.36.2 :

adieci alteram paginam reddendam germano tuo, cum tibi fors in patriam reditum secundauerit. Asperserat nos ille iamdudum facundiae suaे floribus, et sibi Galiliarum prisca monumenta iuuando otio exscribenda mandauerat. Optato accidit, ut ei per te utrumque reddatur; honor epistulae meae et expetitae fructus historiae,

« (...) on top of his wish, it happens that through you, both things can be given to him in response, the honour of my letter and the delight of a sought-after history » (p. 66).

La traduction de la dernière phrase ne me paraît pas juste à de multiples niveaux. D'abord, *optato* compris au pied de la lettre, ‘comme souhaité’, ‘comme cela était attendu’ (« i. q. modo desiderato, exspectato sim. » *ThLL* IX 2.833.78-834.5). À la différence de 7.1, où ce participe est parfaitement choisi quand Symmaque annonce à son fils *simul accipe, quod uoto tuo congruit, fasces praeturae tuae in eum annum feliciter proferendos, cui aduocata numinum uoluntate ego quoque laetus intersim*. *Optato igitur laetare processu et propagatos tibi annos uitiae atque honoris interpretare*, il serait ici d'une platitude en elle-même assez peu vraisemblable chez ce styliste studieux. Tout notre passage accrédite l'idée qu'il doit s'agir du *καύπος* constitué par l'envoi de la présente lettre à Minervius, duquel Symmaque profite pour lui faire aussi parvenir, à l'intention de son frère Protadius, *altera pagina ~ epistula mea* ainsi que la copie de l'œuvre historique afférente à la Gaule voulue par le susdit. Callu (Budé) rend « à point nommé », un sens qui convient à merveille dans le macrocontexte de la lettre 4.36, mais ne correspond pas pleinement au sémantisme d'*optatus*⁶⁵. Cela me fait conjecturer un originel *optime*, écrit en abrégé, duquel

hypothetical. This is the precondition for making progress with this material, and we hope that this collection will spur wider interest in later Latin historiography. »

⁶⁵ = *Desideratus, gratus, cupitus, dulcis* (un adjectif qui le renforce parfois), soit ce qui comble le vœu, le désir, l'attente, etc, du locuteur ou du sujet de l'exposé : *ThLL* IX 2.834.26-55, qui ne cite aucun de nos deux passages symmachiens.

optato fut tiré par mauvaise résolution de la finale suspendue. Le seul parallèle qui existe hors du néo-latin est Théodore de Mopsueste, *Commentaire sur les Psaumes* 95.15-16 Devreesse *occurrit huic quaestioni, <et> optime accidit*: “Dominus pars hereditatis meae et calicis mei”, où le changement a minima de l’absurde *accedit* du codex unicum réalisé par l’éditeur, sans être impossible grâce à son ajout de *et*, ne satisfait toutefois guère (Devreesse suggère encore *accinit* et *addidit*, V. Buhlart *ac dicit* en retranchant le connectif⁶⁶); mais ma leçon est si évidente qu’elle se dispense de locus similis. Un aussi fin traducteur littéraire que Callu peut fort bien retrouver d’instinct le bon texte en interprétant une leçon fautive. Van Hoof et Van Nuffelen comprennent ensuite *reddere* comme ‘envoyer par matière de réponse’; or c’est bien vague et banal pour du latin relevant d’un genre littéraire extrêmement codifié. Dans la socialité mondaine tardive de la correspondance⁶⁷, toute lettre incarne en effet un don qui appelle en retour un contre-don identique ou équivalent, comme dans le cas des présents matériels, créant et maintenant de la sorte une relation d’obligés⁶⁸. Le don retardé d’une lettre, dans cette rhétorique de l’*amicitia* épistolaire où la courtoisie défendait d’exprimer des sentiments négatifs sauf par d’assez subtiles variations⁶⁹, constituait une infraction à l’étiquette qu’il valait mieux souligner, pour s’en excuser, au moment de la réparer. *Vtrumque reddatur* signifie donc de préférence quelque chose dans le goût de « m’acquitter d’une double dette » (Callu), selon un sens spécial du verbe bien illustré par l’*OLD*, s.v., n° 9, 1588-9 « to pay, render (any other thing considered as a debt, obligation, compensation, etc.); to exact (a penalty) ». Ne pas avoir identifié ici cette valeur anthropologique spéciale constitue de la part des auteurs un manquement sérieux à la compétence historique, comme cela leur arrive plus d’une fois dans le détail⁷⁰. Insistons-y car ils donnent parfois tort à des collègues d’un ton d’autorité peu amène sur des bases beaucoup moins solides que celles qu’on leur oppose ici. Enfin, il faut leur contester le rendu littéral du premier mot dans *honor epistulae meae*. Ils prêtent ainsi à Symmaque un sentiment de sa propre valeur⁷¹ que notre personnage ne se prive certes pas d’exprimer ailleurs, quoique dans le cadre de

⁶⁶ “Kritische Studien zum lateinischen Texte des neuen Theodorus von Mopsuestia”, *WS* 59, 1941, 137.

⁶⁷ Aux généralités de laquelle on s’initiera chez M. Kahlos, *Vettius Agorius Praetextatus. A Senatorial Life in Between*, Roma 2002, 124-6.

⁶⁸ Sénèque, *De beneficiis*, 1.10.4-5, 2.24.2-4, 2.33.1-2, etc. Voir P. Brugisser, *Symmaque ou le rituel épistolaire de l’amitié littéraire*, Freiburg 1993, 4-16.

⁶⁹ Ton brusque et *business-like*, absence des salutations et / ou des excuses pour n’avoir pas écrit ou des récriminations pour avoir maintenu le silence. On le constate dans le cas d’espèce de la correspondance de Symmaque avec son adversaire Ambroise : N.B. McLynn, *Ambrose of Milan. Church and Court in a Christian Capital*, Berkeley-Los Angeles 1994, 264-73.

⁷⁰ E.g. à propos de l’onomastique : leur note 32 (86), qui prétend corriger l’épel *Nannienus* de la *PLRE* au profit des leçons des manuscrits de Grégoire de Tours, chez qui apparaît ce personnage après Ammien, se fracasse sur A.R. Birley, *The Fasti of Roman Britain*, Oxford 1981, 339-40, qui a pris la peine, lui, de collecter les données.

⁷¹ Pour *honor* = ‘ gloire’, cf. Rutilius Namatianus, 1.5-8 *o quantum et quotiens possum numerare beatos, | nasci felici qui meruere solo, | qui Romanorum procerum generosa propago | ingenitum cumulant Vrbis honore decus.*

développements suggestifs⁷², mais qui sied infiniment moins aux rites de la socialité épistolaire que la nuance d’”hommage”, ‘offrande’, ‘don’ offert en gage de respect, de piété ou de vénération (*ThLL VI* 3.2924.61 sqq., surtout 78-81, qui cite notamment *Énéide*, 3.118 *meritos aris mactauit honores* [l. 61]) privilégiée par Callu⁷³, s’agissant d’un contre-don qui était dû et duquel l’auteur ne s’était point encore acquitté pour des raisons non spécifiées. Fort convaincante à cet égard me paraît la seconde phrase de 1.86 : Symmaque y déclare *peccari tamen in amicitiae fidem credidi, si litteris tuis referre honorem mutuum destitisssem*, ce qui signifie sans contestation possible que ce serait une infraction grave à l’amitié épistolaire que d’avoir manqué de rendre à la lettre du correspondant le respect / l’hommage / la considération qu’elle mérite en lui répondant⁷⁴. Il ne s’agit nullement, prenons-y garde, de privilégier par matière de principe une traduction *ad sensum* par-dessus le rendu *ad uerbum*, mais de pondérer la préférence pour l’une ou l’autre de ces façons de faire en fonction des indications paratextuelles disponibles (macrocontexte, caractère de l’œuvre, tics stylistiques du scripteur...). Le travail de la version dans un usuel destiné à faire référence doit être tel qu’il puisse servir d’ancrage fiable à des recherches de toute nature; il convient donc que l’exactitude y soit davantage que grammaticale et nourrie d’après les seuls dictionnaires courants. Dans le cadre d’une collection de fragments où le versant philologique est par nécessité réduit au minimum, on attend des experts qu’ils aient bien défriché le terrain lorsqu’il ne saute pas aux yeux qu’un lexème recèle une fondrière exégétique, ou qu’un tour de phrase apparemment limpide héberge une subtilité, ou que le lexique a été plié à un usage spécial par la formalisation anthropologique de la communication qui s’exprime dans l’œuvre.

- Naucellius, T 1 = Symmaque, *Lettres* 3.11.3 :

non silebo alterum munus opusculi tui, quo priscam rem publicam cuiusque huius ex libro Graeco in Latium transtulisti,

« I will not keep silent about the other gift, your little work, in which you have transferred [the history of] the ancient state, by whoever it may be, from a Greek book into Latium » (pp. 68-9).

La déconstruction de l’*opinio communis* depuis le *Symmaque* de Callu à laquelle se livrent Van Hoof et Van Nuffelen est assez convaincante ne serait-ce que parce qu’elle dispense de corriger l’abrupt et très compressé *cuiusque huius*, pour lequel

⁷² E.g. 1.66 inc. *Gelasius, cui factum uolo, imperialis domus curam recepit, quod negotium ei aliquid adtulit dignitatis, etsi plus habet honoris in moribus*, ce qui est bien convenu et impersonnel s’agissant de son frère, et surtout 1.95.4 *idem nunc mihi sacro iudicio factus est honor. Ita quantum gratiae Castores adepti sunt, tantum principes praestiterunt.*

⁷³ Cf. la nuance voisine *honor* = ‘compliment’: J.C. McKeown, *Ovid Amores. Text, Prolegomena and Commentary in Four Volumes*, II A *Commentary on Book One*, Leeds 1989, 159-60.

⁷⁴ À telle enseigne que M.R. Salzman, M. Roberts, *The Letters of Symmachus, Book One*, Atlanta 2011, 157, traduisent « if I failed to honor your letter with a like response », au prix à vrai dire exorbitant de la transformation du substantif *honor* en un verbe. Beaucoup mieux Callu, quand même il explicite trop en glosant *mutuum* : « si j’avais renoncé à rendre à votre lettre l’hommage dont elle-même m’avait gratifié ».

aucun remède disponible ne présente de supériorité évidente (cela n'annule en rien le problème, comme de juste, mais il est à tant d'inconnues que le découragement guette). Toutefois, même en entendant comme eux *prisca res publica* au sens de l'État romain antérieur au moment présent de préférence à des Antiquités romaines (Symmaque se garde bien ici d'employer *antiquitates*, dont il usera au contraire plus bas), *in Latium* fait difficulté. Cette formulation désigne en effet l'acclimatation en terre italique d'un ouvrage grec consacré à l'histoire romaine et non point, comme l'indique le sens global du passage, une œuvre latine adaptée d'un prédécesseur hellénique. Il y a donc confusion entre deux ordres : le plan linguistique sur lequel se situent l'un et l'autre ouvrages, différents à ce titre, et leur contenu respectif, présenté comme similaire. J'écrirais ainsi *Latine*, qui spécifie clairement le traitement translinguistique réservé par Naucellius à sa source. L'idiomatisme *Latine / Graece transtulere* pour désigner un labeur de traduction ou d'adaptation n'aura pas été entendu par les copistes, déjà très déconcertés par cette phrase absconse, et ils auront interpolé la préposition pour obtenir un locatif. Je traduirais : « point ne passerai-je sous silence l'autre présent du tien libelle » (*alterum munus opusculi tui* est un zeugma, que Callu rend de façon lointaine « l'autre faveur que me procure votre petit ouvrage ») «, où tu fis passer l'antique république en latin depuis un livre grec, qui qu'en soit l'auteur ». *Priscam rem publicam* est déjà suffisamment lapidaire, en raison de la métonymie hardie de Symmaque (la chose même au lieu du discours dont elle fait l'objet), pour qu'on n'aille pas obscurcir l'affaire en maintenant le caractère géographique concret du transfèrement de la *prisca res publica* accompli par Naucellius dans son livre. Si je ne m'abuse, ma leçon représente une pierre d'attente économique et élégante qui aide à faire tenir debout une phrase perturbée dont les altérations (*cuiusque huius*, voire *prisca res publica*) gardent jalousement le secret du vrai texte.

- Anonyme, T 1 = Symmaque, *Lettres* 9.110.2 :

prope est ut te arguere debeam quod saeculo nostro Tullianum stilum famae parcus inuideas,

« I very nearly have to accuse you, so thrifty of your fame, of denying our age a Ciceronian pen » (p. 73).

Le nœud du problème est que l'on ne voit guère ce que signifie le fait d'être économe de sa propre renommée, s'agissant d'un sénateur dont la suite pose, avec une grande emphase, qu'il se serait montré aussi fin littéraire au Sénat que comme *Geschichtsschreiber : respondebis omnem te operam condendae historiae deputasse. Ignosce avaritiae meae, si utrumque desidero. Nam pari nitore atque grauitate senatorias actiones et Romanae rei monumenta limasti ut plane HomERICA appellatione usus περιθέξιον te esse pronuntiem*. Dans un passage où aucune idée de circulation publique des écrits de ce personnage ne se fait jour de près ni de loin, ce serait aller bien trop loin dans la pure invention que de supposer que Symmaque pousse la flatterie au point d'accuser son correspondant de se refuser, par une concentration avaricieuse

de sa *fama* sur le seul genre historique, à émuler Cicéron en publiant / divulguant / mettant en circulation le texte de ses discours curiaux⁷⁵.

Le premier point à clarifier est la nature de ce à quoi Symmaque oppose le travail historique de ce sénateur dans la phrase *nam pari nitore atque grauitate senatorias actiones et Romanae rei monumenta limasti*. On a songé aux discours nécessairement présents dans ce livre s'il était, comme il semble bien qu'il faille l'exciper ici des compliments symmachéens et de la référence livienne, écrit avec panache : *pari nitore atque grauitate*, qui dit un labeur littéraire de haut vol, situe sur le même plan d'achèvement stylistique l'histoire romaine en cours d'écriture de l'anonyme et son *actio curiale*, *actio senatoria*. Cette *iunctura* insolite, à ma connaissance unique, est rendue « senatorial speeches » par Van Hoof et Van Nuffelen. Ce sens est, je crois, trop réducteur. Dans un cadre institutionnel ou juridique, *actio* correspond à γραφή, « in uniuersum, de agenda causa » comme dit le *ThLL I* 441.48-443.24; il s'agit de l'action qu'on intente en justice, de la poursuite ou du débat avec leur capitale composante orale, ce qui recouvre en effet *oratio*, cf. Suétone, *Caligula* 53.2 *solebat* (sc. l'empereur) *etiam prosperis oratorum actionibus* *rescribere et magnorum in senatu reorum accusationes defensionesque meditari*⁷⁶ ou Valère Maxime 2.2.3 *quis ergo huic consuetudini, qua nunc Graecis actionibus aures curiae exsurdantur; ianuam patefecit? ut opinor, Molo rhetor, qui studia M. Ciceronis acuit: eum namque ante omnes exterarum gentium in senatu sine interprete auditum constat*⁷⁷. *quem honorem non immerito cepit, quoniam summam uim Romanae eloquentiae adiuuerat*. La préférence donnée par ce dernier à *actio* par-dessus *oratio* (ce terme est absent de tout le développement), et la nuance oratoire d'*actio* = 'délivrance orale' d'un discours⁷⁸ laissent cependant entendre que Symmaque visait peut-être davantage l'*ars dicendi* dans un sens large tel qu'il se dégageait de la participation curiale de son anonyme collègue et correspondant : plaideoires (soit la nuance du mot *actio* en *Caligula* 53.2), prises de parole lors de l'élection des magistrats, etc. Il n'y a pas que dans les discours préparés que la participation curiale d'un sénateur fin lettré pouvait être de haute tenue formelle. La glose juste de *senatorias actiones* me semble donc être a minima 'interventions au Sénat'⁷⁹, voire 'éloquence curiale'. La traduction de Van Hoof et Van Nuffelen

⁷⁵ Van Hoof, Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 74 : « at an unknown date, c. 375-402 but probably towards the end of the century, Symmachus addresses an unknown author, encouraging him to commit more time to publishing his orations, rather than dedicating himself exclusively to writing history ».

⁷⁶ Cf. D. Wardle, *Suetonius' Life of Caligula. A Commentary*, Bruxelles 1994, 344.

⁷⁷ Pour une exégèse de tout le développement de Valère Maxime 2.2.2-3 jusqu'à *auditum constat*, voir M. Dubuisson, "Y a-t-il une politique linguistique romaine?", *Ktēma* 7, 1983, 193-5.

⁷⁸ « De agenda oratione i.q. pronuntiatio, ὑπόκρισις » *ThLL I* 440.18-83, au listing duquel on ajoutera Quintilien 11.3.10 *sunt tamen qui rudem illam et qualem impetus cuiusque animi tulit actionem iudicent fortiorum et solam uiris dignam, sed non alii fere quam qui etiam in dicendo curam et artem et nitorem et quidquid studio paratur ut affectata et parum naturalia solent improbare, uel qui uerborum atque ipsius etiam soni rusticitate, ut L. Cottam dicit Cicero fecisse, imitationem antiquitatis affectant*. En ce sens, Cicéron emploie de préférence *actio dicendi* (e.g., *Brutus* 234 : 2 ex.).

⁷⁹ R. Braun, *RPh* 57.2, 1983, 343; J.-P. Callu, *Culture profane et critique des sources de l'Antiquité tardive. Trente et une études de 1974 à 2003*, Roma 2006, 361. Dubuisson, *art. laud.*, 193, 194, traduit *Graecis actionibus* chez Valère Maxime « interventions en grec » et rappelle qu'*actio*

n'étant de la sorte pas assurée, il en va sans doute aussi de leur interprétation du fond du plaisant reproche adressé par notre épistolier au début du § 2 : « l'*E IX*, 110 célèbre les *senatorias actiones* prononcées par son correspondant; leur qualité cicéronienne laisse regretter qu'elles soient si rares. Mais c'est que ce bel orateur est aussi un historien qui livrait tous ses soins à cette seconde activité. D'où un compliment : autant de sérieux à polir les *Romanæ rei monumenta* que des interventions devant la Curie mérite à l'auteur du double exploit l'épithète homérique de *peridexios*, ‘l'ambidextre’ »⁸⁰. Au milieu de ses circonlocutions mondaines, Symmaque laisse savoir à son correspondant, tout en le flattant, qu'il cultive trop l'histoire et ne s'exprime au contraire pas assez au Sénat, qu'il n'y plaide pas suffisamment, privant leur époque d'un nouveau Cicéron; le reproche est atténué par la réussite de la forme dans les deux genres de l'éloquence curiale et de l'historiographie octroyée au destinataire de son épistole.

Au lieu d'étayer mieux leur lecture, défendable mais peut-être arbitraire, d'*actio senatoria*, Van Hoof et Van Nuffelen consacrent leur commentaire à réfuter toutes les identifications modernes offertes de l'anonyme, en particulier à Ammien Marcellin et Nicomaque Flavien Senior, dans les deux cas en s'appropriant les objections de Cameron (duquel ils se séparent en rejetant son identification préférée, à Naucellius). En effet, Ammien, qui jamais semble-t-il n'appartint au Sénat, ne saurait en aucun cas être notre inconnu. C'est beaucoup moins évident dans le cas de Nicomaque, contre lequel Cameron se trouve réduit à invoquer le ton épistolaire sur lequel Symmaque s'adresse à son correspondant de 9.110⁸¹ et à arguer de la concentration de toutes les lettres symmachiques à Nicomaque au livre II⁸². L'unique objection dirimante qu'il avance est, en revanche et de façon plus que remarquable, omise dans la discussion très abrégée de Van Hoof et Van Nuffelen : « it is clear that Anonymus's fame rests on his oratory, while there is no evidence that Flavian was known as an orator »⁸³. Comme souvent chez Cameron, la formulation durcit en dogme un simple indice auquel des savants moins autoritaires attacheraient une valeur plutôt provisionnelle. Si nous savons, par l'une des trois inscriptions qui nous renseignent un peu sur sa carrière, que Nicomaque fut officiellement célébré sur le plan littéraire en qualité d'historien, *historico disertissimo CIL VI*, 1782 = *ILS* 2947 = *LSA* 271, et non pas d'orateur, à la différence de

appartient plutôt au domaine judiciaire (*at contra*, J. Kaimio, *The Romans and the Greek Language*, Helsinki 1979, 106).

⁸⁰ Callu, *Culture profane et critique des sources*, 381 (je souligne).

⁸¹ « The forced and rather formal compliments of the letter are too distant in tone for Symmachus's oldest friend » écrit A. Cameron, *The Last Pagans of Rome*, Oxford 2011, 635. Chacun appréciera le caractère forcé de l'éloge en question, quant à sa prétendue formalité, pour le moins éloignée des mentions du ‘coeur’ de l'épistolier au sujet de Nicomaque (3.66 *pectoris mei portio* ~ 3.86 *pectoris mei dominum*, cf. C. Sogno, *Q. Aurelius Symmachus: A Political Career Between Senate and Court*, Dissertation Yale 2002, 137, 141), elle peut parfaitement avoir été dictée par le désir ardent de cajoler son ami qui animait notre homme afin de mieux obtenir de lui qu'il s'adonnât davantage à l'éloquence.

⁸² On objectera que le caractère adespote de 9.110 peut provenir d'une erreur de classement, toujours envisageable dans une correspondance dont les livres VIII-IX, amorphes, recueillent les pièces impossibles à ordonner autrement et à placer dans les ensembles I-VII ou X, cf. J.F. Matthews, “The Letters of Symmachus”, dans J.W. Binns, ed., *Latin Literature of the Fourth Century*, London 1974, 66-8.

⁸³ Cameron, *The Last Pagans of Rome*, 635, affirmation défendue dans la note 36.

Symmaque lui-même⁸⁴, que Macrobre honore du compliment extravagant de le citer en exemple stylistique après la plus fine fleur de l'éloquence romaine classique⁸⁵, il faut rappeler que Macrobre ne saurait avoir fait de Nicomaque l'un des protagonistes cardinaux de ses *Saturnales*, avec Symmaque et Prétextat, sans de bonnes raisons que nous ne sommes aucunement contraints de réduire à la simple importance politique et sociale dudit Nicomaque⁸⁶. En effet, n'ayons garde d'occulter que l'on dispose de témoignages, tenus ou assez indirects certes mais suggestifs, qui permettent d'accréditer l'existence d'un vif engouement pour la *declamatio* dans le cercle des Nicomachi-Symmachi⁸⁷ et de postuler un rôle très important pour les rhéteurs de ce cénacle dans la préservation des *declamationes maiores falso Quintiliano adscriptae*⁸⁸. Voilà deux connexions vraisemblables entre Nicomaque et la pratique de l'éloquence. On a même voulu lui attribuer la troisième déclamation pseudo-quintilienne, le *Miles marianus*⁸⁹; l'hypothèse est presque universellement repoussée⁹⁰, mais davantage par défiance envers la chronologie stylistique (usage des clausules) assumée par Schneider⁹¹ puis par Ratti, et par rejet dogmatique des attendus circonstanciés de Schneider sur l'état des mentalités romaines reflété dans la trame narrative de cette pièce homoérotique⁹², qu'en vertu de raisons positives et tant soit peu quantifiables. Mentionnons, pour terminer, la thèse attribuant l'*Histoire Auguste* à Nicomaque, dont l'une des corroborations avancées par Ratti tient précisément dans l'insistance de cette collection sur le motif de la noblesse de l'art oratoire⁹³. Ce faisceau de présomptions fragiles quoique séduisantes au prorata du niveau moyen des preuves matérielles dont on doit se contenter en historiographie de l'Antiquité tardive, et d'attributions risquées mais conformes aux méthodes de la philologie, ne rend pas invraisemblable d'attribuer à Nicomaque

⁸⁴ Il est imprudent d'abolir en pratique cette différence entre eux entre les plans de l'éminence historique et du suprême achèvement oratoire comme le fait P. de Paolis, "Les *Saturnales* de Macrobre et l'idéalisation du *saeculum Praetextati*", LEC 55, 1987, 298 n. 30.

⁸⁵ *Saturnales* 5.1.7 : *quattuor sunt, inquit Eusebius, genera dicendi: copiosum in quo Cicero dominatur, breue in quo Sallustius regnat, siccum quod Frontoni adscribitur, pingue et floridum in quo Plinius Secundus quandam et nunc nullo ueterum minor noster Symmachus luxuriatur.*

⁸⁶ Pace Flamant, *Macrobre et le néo-platonisme latin à la fin du IV^e siècle*, 45 : « Macrobre l'a donc placé sur un pied d'égalité avec Prétextat et Symmaque; la fonction d'hôte [sc. des entretiens lors du banquet] assure aux trois chefs du paganisme un prestige exceptionnel » (mon addition).

⁸⁷ P. Bruggisser, "La déclamation de Palladius (Symm. *Epist.* I, 15). Une note d'histoire littéraire", *Hermes* 116, 1988, 499-502.

⁸⁸ C. Schneider, "Quelques réflexions sur la date de publication des Grandes déclamations pseudo-quintiliennes", *Latomus* 59, 2000, 47-8, 61-2.

⁸⁹ S. Ratti, *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne*, Turnhout 2009, 253-60.

⁹⁰ En dernier lieu par B. Santorelli, "Datazione e paternità delle *Declamazioni maggiori pseudo-quintiliiane*", dans A. Lovato, A. Stramaglia, G. Traina, eds., *Le Declamazioni maggiori pseudoquintiliiane nella Roma imperiale*, Berlin-Boston 2021, 364-6, en particulier 364 n. 15.

⁹¹ Dans son édition commentée : *Le soldat de Marius. Grandes déclamations* 3, Cassino 2004, 34-8.

⁹² *Ibid.*, 25-34, surtout 30.

⁹³ *Antiquus error*, 248. Ce Leitmotiv esquisonné ou détaillé non sans artifice par la collection au sujet d'empereurs tels Hadrien ou Marc-Aurèle mais absent chez tous les abréviateurs de la fin du IV^e siècle, ne peut guère manquer de relever d'un intérêt personnel du *Scriptor Historiae Augustae*, ce qui plaide a priori davantage en faveur de l'identification de ce dernier à un aristocrate férus d'éloquence qu'à un personnage d'humble extraction comme le *rogue grammarian* de Syme.

Flavien Senior, malgré le manque de traces formelles laissées par celui-ci en qualité d'orateur, l'égale félicité littéraire comme historien et comme orateur dont Symmaque, 9.110, gratifie le sénateur anonyme qu'il brosse ici dans le sens du poil, d'une façon qu'on refuse à Ammien, à Naucellius et à tous les autres candidats. En tournant court aussi rapidement, sans déployer de doxographie comme celle qu'on vient de lire, la fin de non-recevoir qu'opposent Van Hoof et Van Nuffelen à la candidature de Nicomaque manifeste une excessive brutalité qui ne répond pas du tout à la complexité de la question et au caractère élusif des données disponibles. Les auteurs intimident le lecteur plutôt qu'ils ne l'informent candidement.

Ce sénateur voué à rester inconnu se voit taxer en 9.110.2 d'économie envers sa propre gloire au motif qu'il dédaigne d'agir *more Ciceroniano* par préoccupation envers l'histoire. Or ce grief porte à faux attendu que le patron de l'historiographie latine Tite-Live était orateur aussi bien qu'historien, surtout aux yeux des Romains tardifs, lui qui pourtant jamais n'a publié de discours autonomes. Les *orationes* émaillant ses *Ab urbe condita libri* en tenaient lieu, et amplement. Quelque traduction au juste qu'on adopte pour *senatorialis actiones* et quoi qu'on conclue concernant le fond du reproche que cet anonyme, bien que capable dans les deux genres, prive de son talent l'époque actuelle (soit par non-publication de ses *actiones* délivrées devant la Curie, soit par suite de leur nombre insuffisant au gré de Symmaque), l'épithète négative dans *famae parcus* semble contournée. La tournure de la phrase et le mouvement des idées laissent attendre une notation positive contrastant avec la perte que fait (supposément) subir l'anonyme au temps présent. Restituons *fama* (datif) *paratus*, 'préparé / armé pour la gloire' (par tes travaux)⁹⁴, et le passage retrouve une clarté et une logique imparables : « c'est presque s'il me faut te déclarer coupable, (*toi si*) préparé à la renommée, de priver notre époque de la manière de Cicéron », considérant le soi-disant succès égal de l'anonyme dans l'histoire écrite comme dans l'éloquence sénatoriale délivrée devant son collègue Symmaque. *Fama paratus* explique l'*auaritia* que celui-ci s'attribue plaisamment là où les quasi synonymes *parcus* ~ *auaritia* font stagner la pensée (le concetti 'ton économie' ~ 'ma convoitise', simple cliquetis de mots, relève d'une rhétorique plate et scolaire). Quoique armé par ses entreprises littéraires pour la gloire, ce personnage se refuse pourtant à devenir le nouveau Cicéron en participant davantage au Sénat, et notre épistolier, que l'on comparait lui-même à l'Arpinate pour son éloquence, l'en culpabilise avec malice ou une forme de belle humeur pédante. Dans ces nuances, *pace* Cameron, on peut être assez tenté de dépister le ton relativement familier et viscéral habituel à Symmaque quand il s'adresse à Nicomaque. La faute en amont de mon texte est purement optique, tant elle évoque les confusions graphiques dans la minuscule caroline *a* ~ *ci* ~ *ti* et *a* ~ *cc* relevées par L. Havet⁹⁵.

⁹⁴ Cf. Tite-Live 1.1.8 *animus uel bello uel paci paratus*; 4.6.4 *parata plebs delectui*; 7.6.3 *praedae magis quam pugnae paratus esse*; 21.53.11 *paratos pugnae esse Romanos*. Le plus usuel *paratus ad famam* (H. Merguet, *Lexikon zu den Reden des Cicero. Mit Angaben sämtlicher Stellen*, III, Iena 1882, 535 col. 2, II bas s.v. *alqm*, l. 7-61) supposerait un processus de corruption beaucoup plus lourd et peu ou prou inexplicable.

⁹⁵ *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, 164 §§ 646, 648-9; voir le dernier alinéa du § 651 pour d'autres échanges scribaux de lettres dans les pièces de la correspondance symmachienne.

- Consentius, T 1 = Sidoine Apollinaire, *Poèmes* 23.134-5 :

*primos uix poterant locos tueri
torrens Herodotus, tonans Homerus,*

« burning Herodotus and roaring Homer could scarcely keep their first places »
(p. 135).

La position de la tradition manuscrite n'est pas reportée par Van Hoof et Van Nuffelen. Il se trouve en effet que tous les codices connus à ce jour portent sans variante *terrens*, leçon tirant Hérodote du côté de l'intimidation ou de la peur qui paralySENT, inhibENT, retiENNENT, remplissent, ce qui n'a ni queue ni tête, prédiqué de l'éloquent notable Consentius de Narbonne dans le contexte d'une extravagante louange de sa poésie. L'adjectif fut donc modifié dès la Renaissance en *torrens*, dont se contentent les éditeurs. La glose de Van Hoof et Van Nuffelen accentue le problème par son caractère rabot⁹⁶ : le placide historien des guerres médiques aux phrases molles et traînantes dont Aristote fait le prototype du style paratactique, λέξις ειρομένη (*Rhétorique*, 3.9.1409 a 22-b 12), peut difficilement être déclaré ‘ardent’ ou ‘exalté’, en soi et au voisinage d'Homère ‘qui foudroie’ même en faisant la part à sa formalisation épisante (dialecte, technique narrative) par émulation de l'épos homérique. Voulant donner du sens à *torrens*, les traducteurs optent tous pour (l'image de l'eau allant vers l'avant avec) force, rapidité ou violence⁹⁷ : « le torrentueux Hérodote », Loyen (Budé); « Herodotus with his rushing flow », Anderson (Loeb); « el torrencial Herodoto », Lopez Kindler (Gredos); « rushing Herodotus », Racine⁹⁸; « violent, rushing », Matijašić⁹⁹; etc. Jamais défendue ni commentée, cette solution manque de fondement, appliquée à un historien sans grande passion et à une œuvre qui communique tout au contraire le sentiment d'un flot égal et tranquille, comme en atteste Cicéron contrastant Hérodote et Thucydide par le biais de cette image du fleuve de l'éloquence¹⁰⁰. Le parallèle avec Homère, purement formel, n'aide pas à faire avaler pareille idée de mouvement violent ou rapide, même en paraphrasant le vers « Homère est sublime

⁹⁶ Qu'est-ce exactement qu'un auteur ‘en feu’, sinon la maladroite esquive d'historiens peu accoutumés à la lecture des poètes et qui n'ont pas pris la peine de consulter la traduction de l'édition Budé ou de la Loeb ? Opposons a contrario le parfait naturel de ce verbe en Sidoine *carm.* 22.131-2 *at fractis saliens e cautibus altum | excutitur torrens* comme l'illustre N. Delhey, *Apollinaris Sidonius, carm. 22 Burgus Pontii Leontii. Einleitung, Text und Kommentar*, Berlin-New York 1993, 133.

⁹⁷ E.g., *Énéide*, 9.104-6 *dixerat idque ratum Stygii per flumina fratri, | per pice torrentis atraque uoragine ripas | adnuit* avec R. Sabbadini, *L'Eneide commentata. Libri VII, VIII e IX*, Torino 1887, 117, et P. Hardie, *Virgil, Aeneid Book IX*, Cambridge 1994, 95.

⁹⁸ F. Racine, “Herodotus’ Reputation in Latin Literature from Cicero to the 12th Century”, dans J. Priestley, V. Zali, eds., *Brill's Companion to the Reception of Herodotus in Antiquity and Beyond*, Leiden-Boston 2016, 202.

⁹⁹ I. Matijašić, *Shaping the Canons of Ancient Greek Historiography. Imitation, Classicism, and Literary Criticism*, Berlin-Boston 2018, 203. En dépit de leurs sujets respectifs, ni cet auteur ni Racine ne cherchent à pénétrer le sens de l'épithète dans ce qui constitue rien moins que l'ultime pièce antique du Nachleben d'Hérodote; ils se contentent d'enregistrer cursivement ce témoignage.

¹⁰⁰ *Orator* 39 *alter enim sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit, alter incitatiō fertur et de bellicis rebus canit etiam quodam modo bellicum.*

dans l'épopée, Hérodote est rapide dans l'histoire »¹⁰¹. On s'en contenta par perpétuation d'un canon de goût classicisant; or le paradigme voyant simplement en Sidoine un phraseur impénitent à l'esthétique douteuse, voire exécutable, et à la rhétorique alambiquée et risible où s'exacerbent les travers de la littérature tardive, duquel il ne faut donc pas trop attendre des liaisons d'idées claires ou cohérentes, n'a plus cours aujourd'hui¹⁰². En tout état de cause, la concomitance entre l'absurdité patente de la leçon transmise *terrens* et la grave invraisemblance sémantique en contexte du remède évident *torrens*¹⁰³ incarne un cumul flagrant de présomptions de faute qui devrait emporter la décision. S'agissant d'émender, on se doit de respecter l'allitération soignée en *t* qui se poursuit depuis le vers précédent et le calibrage des épithètes : Hérodote serait bien mieux dit *trūdens*¹⁰⁴, ‘qui transporte, charrie, pousse, meut’, κινεῖ, son lecteur par le spectacle grandiose des hauts faits des Grecs et des Barbares qu'il donne à voir. Cf., prédiqué d'humains, Tacite, *Histoires* 5.25.3 *atrociore Ciuilis rabie semet in arma trusos*, et des éléments, Vitruve, 8.2.2 *aer autem qui ruit trudens quo cumque umorem per uim spiritus impetus et undas crescentes facit uentorum*. Du point de vue phonique, ce verbe concret plus emphatique que le simple *tradere* et qui revient assez volontiers sous la plume des auteurs chrétiens s'il s'agit de jeter en prison ou d'envoyer en Enfer quelqu'un (Saint Ambroise¹⁰⁵; les *Abitinensium martyrum confessiones et actus* 17.5¹⁰⁶) est aussi sonore, et plus allitratif (/TU/~/TRU/), que celui qui se substitua à lui. Le texte ainsi rétabli ménage une *gradatio* satisfaisante entre les épithètes qui qualifient respectivement Hérodote et Homère, d'autant plus bienvenue que la *tradita lectio* (où l'on comprend qu'Homère tonne comme le Zeus de l'*Iliade* mais où ce que fait Hérodote reste dans le flou) les apparie sans aucun rapport logique. Le processus de corruption me semble avoir combiné la dictée intérieure d'un copiste achoppant sur la séquence *TVERITRV* et l'erreur optique commise sur la graphie suspendue *trud^{ns}*, engendrant une mélecture du premier élément de l'épithète;

¹⁰¹ L.-A. Chaix, *Saint Sidoine Apollinaire et son siècle*, Clermont-Ferrand 1866, I, 247. Pisaller similaire de S. Condorelli, “L'officina di Sidonio Apollinare: tra incus metrica e aspirata lima”, *BStudLat* 34, 2007, 570 : l'éloge sidonien de Consentius « sfocia in un iperbolico accostamento ad Omero, per l'uso raffinato dell'esametro, e ad Erodoto, per la storia ».

¹⁰² J. Hernández Lobato, *Vel Apolline muto. Estética y poética de la Antigüedad tardía*, Bern 2012, 30-1 n. 6, illustre ces blâmes hâtifs et pontifiants (dont il reste encore un fond chez Loyen et Anderson).

¹⁰³ La seule alternative consiste à donner à l'épithète, par métaphore, la nuance de la volubilité. Hérodote serait fort bien qualifié de la sorte, si *torrens* = *loquax* n'était très généralement péjoratif en latin (e.g., Juvénal 10.9-10 *torrens dicendi copia multis | et sua mortifera est facundia*; E. Courtney, *A Commentary on the Satires of Juvenal*, London 1980, 139 ad 73-4) en sus du caractère très forcé de cette acceptation sans nulle indication dans le contexte. Or le cadre de l'éloge amphigourique fait par Sidoine de la production de Consentius exclut tout mot trop spontanément malsonnant.

¹⁰⁴ D. Kohlhaas, “Die Familie von *trūdere* im Romanischen”, dans H. Meier, ed., *Neue Beiträge zur romanischen Etymologie*, Heidelberg 1975, 160-72; G. Serbat, *Grammaire fondamentale du latin, VI L'emploi des cas en latin. Vol. I Nominatif, vocatif, accusatif, génitif, datif*, Leuven 1996, 511.

¹⁰⁵ A.S. Walpole, *Early Latin Hymns. With Introduction and Notes*, Cambridge 1922, 352 ad 23.

¹⁰⁶ H.R. Seeliger, W. Wischmeyer, *Märtyrerliteratur. Herausgegeben, eingeleitet, übersetzt und kommentiert*, Berlin-München-Boston 2015, 340, 341 : *qua uoce (sc. Christiani sumus) prostratus est diabolus et concidit Anulinus confususque omnes in carcerem trudens sanctos illos martyrio destinavit*.

faute de premier degré, donc, comme l'atteste son inintelligibilité foncière¹⁰⁷, à la différence des déformations scribales qui affectent d'autres mots en *tr-*¹⁰⁸. Si j'ai raison, il conviendrait de relire Sidoine de très près en gardant à l'esprit ses *standards of finish* tels que les établit la meilleure recherche spécialisée de ces trente ou quarante dernières années, car la reconnaissance de pareilles fautes à cet état primaire inspire une confiance pour le moins limitée dans notre tradition manuscrite.

- Marcellinus Comes, T 1 = Cassiodore, *Institutions* 1.17.1 :

Marcellinus etiam, quattuor libros de temporum qualitatibus et positionibus locorum pulcherrima proprietate conficiens, itineris sui tramitem laudabiliter percurrit,

« Marcellinus too has passed the course of his life in laudable fashion, completing four books on the events of the times and the locations of places with most decorous precision » (p. 184).

Van Hoof et Van Nuffelen considère le rugueux descriptif *itineris sui tramitem*¹⁰⁹ comme une dissociation rhétorique à l'appui de leur rejet des deux traductions standard de Cassiodore : « *trames* and *iter* both can mean ‘life’s path’ and here constitute a hendiadys. In fact, the sentence *itineris sui tramitem laudabiliter percurrit* means ‘he led a praiseworthy life’. It implies that by the time Cassiodorus was writing, Marcellinus was dead »¹¹⁰. De prime abord, et nonobstant la disette d'éclaircissements, on est tenté d'acquiescer. La notion de ‘course vitale’ représente en effet une métaphore classique qui est connexe dans les textes latins tantôt au terme naturel de ce voyage que constitue la mort et tantôt aux deux motifs de l'*otium philosophique* ou du λάθε βιώσας épicerien¹¹¹. Rien cependant dans l'ensemble de la phrase n'étaye cette lecture ni ne s'inscrit même ne serait-ce qu'indirectement en sa faveur. *Trames* s'applique uniquement à la vie ou l'existence s'il porte sur un lexème exprimant celle-ci, e.g. Silius Italicus 6.120-1 *talis lege deum cluoso tramite uitae | per uarios praeceps ca-*

¹⁰⁷ Malgré ce que croit Courtney dans ses polémiques contre Shackleton Bailey et Liberman, on n'a pas forcément encore épuré nos textes poétiques de ces bêvues toutes simples : G. Liberman, “Edward Courtney's Review of my Edition and Critical Commentary on Statius, *Silvae*: a Short Reply”, *ExClass* 17, 2013, 533.

¹⁰⁸ *Trux* est ainsi altéré en *dux* par une partie de la tradition manuscrite chez Valérius Flaccus, 4.432, et par la tradition la plus accréditée (*y + c** Liberman [Budé]; corredit Burman) en *id.*, 7.629. Dans les deux cas, le changement d'épithète ne résulte pas en un texte impossible ou désastreux, simplement inférieur (voir M. Korn, *Valerius Flaccus, Argonautica* 4, 1-343. *Ein Kommentar*, Hildesheim-Zürich-New York 1989, 159-60, et G. Liberman, *Valerius Flaccus, Argonautiques*, II *Chants V-VIII*, Paris 2002, 340 n. 347).

¹⁰⁹ Où la distinction entre les substantifs est tout sauf évidente, à la différence de la Vulgate de Judith 7 :5 *et assumentes arma sua bellica, sederunt per loca quae ad angusti itineris tramitem dirigunt inter montosa.*

¹¹⁰ Van Hoof, Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 185.

¹¹¹ Il suffira ici de G. Kuen, *Die Philosophie als dux vitae. Die Verknüpfung von Gehalt, Intention und Darstellungsweise im philosophischen Werk Senecas am Beispiel des Dialogs De vita beata*, Heidelberg 1994, 233-4, avec la recension d'A. Setaioli, *Gnomon* 70, 1998, 28.

sus rota uoluitur aei¹¹²; et l'hendiadys de notre texte ne renforce pas le sémantisme spécial prêté à chacun des substantifs par pure imagination. Prima facie, *itineris sui tramitem* a le statut d'une tautologie expressive, comme il s'en rencontre souvent dans le style entortillé et fleuri affectionné par Cassiodore, cf. Alain de Lille, *De planctu naturae* 15 prose 8 *cumque natura eidem festiuitate collocutionis applauderet, ecce matrona regulari modestia disciplinans incessum, ad nos uidebatur sui itineris tra-mitem lineare*. Le latin est de la sorte moins forcé si on le comprend littéralement¹¹³ en excipant du contexte local l'idée que Marcellinus a fait des voyages, ce qui justifie la dimension géographique de son ouvrage¹¹⁴ : « Reiseerlebnisse », « the route of his journey ». Je traduirais en suivant de très près le mouvement de cette phrase pompeuse : « Marcellin encore, en produisant avec une superbe convenance quatre livres sur les propriétés de l'époque et les manières dont les lieux étaient disposés, parcourut d'une façon digne d'éloge le cours de sa pérégrination jusqu'au terme ». Cassiodore loue à la fois la réussite avec laquelle le livre traite du sujet qu'il se propose (*pulcherrima proprietate*) et le fait pour l'auteur d'avoir poussé jusqu'au bout son voyage (*laudabiliter percurrit*). L'effort lexicographique des auteurs sur le sémantisme que Cassiodore confère à *temporum qualitatibus / qualitatem* ainsi qu'à *positionibus locorum* n'a dès lors plus d'objet, s'agissant de locutions très vagues à la merci du microcontexte¹¹⁵. On peut essayer de rétablir une expression tolérablement claire de leur idée de *cursus uitae / cursus uiuendi*¹¹⁶. S'agissant d'obtenir un substantif désignant explicitement le voyage et un autre véhiculant avec assez de propriété les notions de durée ou d'extension, ‘le cours de son voyage vital’, ‘sa trajectoire de vie’, se diraient *cursum itineris sui* en combinant, pour la formulation, Vitruve 9.2.1 *cum autem cursum itineris sui* (i.e. *luna*) *peragens subiret orbem solis, tunc eam radiis et impetu caloris corripi* et, pour l'idée, Sénèque, *De la Providence* 5.9 *contra fortunam illi tenendus est cursus; multa accident dura, aspera, sed quae molliat et conplanet ipse*, ou Cicéron, *Cato maior* 33 *nisi forte adulescentes pueritiam, paulum aetate pro-*

¹¹² Voir U. Frölich, *Regulus, Archtyp römischer Fides: das sechste Buch als Schlüssel zu den Punica des Silius Italicus. Interpretation, Kommentar und Übersetzung*, Tübingen 2000, 139-40.

¹¹³ B. Croke, “Marcellinus on Dara: A Fragment of His Lost ‘De Temporum Qualitatibus et Positionibus Locorum’”, *Phoenix* 38, 1984, 82 et n. 17.

¹¹⁴ Aux références des auteurs on ajoutera N. Lozovsky, ‘The Earth is Our Book’. *Geographical Knowledge in the Latin West ca. 400-1000*, Ann Arbor 2000, 16.

¹¹⁵ Van Hoof, Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 185-7. Leur philologie est orientée par la thèse défendue; et ils ont manqué des données, comme la proximité phraséologique de *positionibus locorum* avec le terminus *technicus cassiodoréen loci positio = topothesia*, complément moralisant de la topographie qui sert dans l'explication des Psaumes (e.g., A. Grondeux, *À l'école de Cassiodore. Les figures extravagantes dans la tradition occidentale*, Turnhout 2013, 38-9, 43, 56, 63, 173-4, 273). Cf. Servius à l'*Énéide* 1.159, *est topothesia, id est fictus secundum poeticam licentiam locus* et J.-C. Jolivet, “Aurore et Rome : topothésie ovidienne et chorographie virgilienne dans le *Panégryrique d'Anthémius* de Sidoine Apollinaire (*Carmen II*)”, in S. Clément-Tarantino, F. Klein, eds., *La représentation du ‘couple’ Virgile-Ovide dans la tradition culturelle de l'Antiquité à nos jours*, Villeneuve d'Ascq 2015, 161-4.

¹¹⁶ Cicéron, *Pro Sestio* 47 *nesciebam uitae breuis est cursus, gloriae sempiternus ?; ibid. 78 omnen uitae suae cursum in labore corporis atque in animi contentione conficere ~ De Officiis* 1.117 *fin itaque ante implicatur aliquo certo genere cursuque uiuendi quam potuit quod optimum esset iudicare.*

gressi adolescentiam debent requirere, cursus est certus aetatis, et una uia naturae eaque simplex. Si l'on restaure le très suggestif *cursus*, un substantif autrement évoquant que le peu distinctif *trames*, il n'est plus question de spéculations sur la nature du voyage dont Marcellus a parcouru l'étendue jusqu'à son terme : le mot évoque spontanément la métaphore de la vie en tant que chemin, course, trajectoire, etc sur lequel chacun progresse plus ou moins bien vers sa fin. Par ailleurs, écrire *cursum* offre le surcroît d'intérêt de créer un cliquetis verbal avec le verbe principal *percurrit*, dont les auteurs ont raison de maintenir qu'il faut le mettre en valeur lorsqu'on traduit notre phrase, ce qui ne les empêche pas, ailleurs, de violer leur présente prescription¹¹⁷. La corruption s'entend si l'original était *cursum sui itineris*. Ce groupe, en y incluant le vocable qui précède, constitue une séquence particulièrement vulnérable au saut du même au même : en capitale comme en minuscule caroline, l'œil peut fort aisément passer de *CIENS* à *SVI* dans *CONFICIENSCVRVMSVIITINERIS* en raison de la ressemblance quasi parfaite entre *SVM* et *SVII*, homéotéleute qui décalait le regard un mot trop avant. Une fois *cursum* ainsi omis par haplographie, *sui itineris* survivant devenait inintelligible et un substantif à l'accusatif était facile à sécréter devant le caractère aveuglant de la construction. La *lectio tradita* résulte d'un arrangement subséquent de l'ordre des mots destiné à jeter de la lumière sur cette expression dense. Le choix se joue de la sorte entre ma conjecture et un rendu du texte reçu plus littéral que ceux existants et où *itineris sui tramitem* s'analyse comme le même genre d'afféterie que chez Alain de Lille.

Le fait de porter attention à la *lower criticism* et au dosage des paramètres du discours historiographique conduit à réduire l'impression d'autorité induite par les apparences de haute virtuosité scientifique qui s'attachent à cet assemblage du champ de ruines que constituent les *minores* de l'historiographie tardo-romaine en langue latine. L'ouvrage est éclairant, utile et stimulant; il rassemble des textes pour certains oubliés, en les assortissant de commentaires mettant en œuvre une vaste documentation primaire et secondaire dont nul ne saurait nier qu'elle a coûté une peine considérable à ses auteurs; et son objectif de passer au creuset nombre des résultats de la somme de travail philologique et historique à laquelle donne lieu, sur le Vieux Continent, la critique des sources de l'*Histoire Auguste*, des abréviateurs latins du IV^e siècle, d'Eunape et de Zonaras, fait consensus en dehors de l'érudition historiographique italo-germano-française de ces quarante dernières années. Pour des raisons tenant à la technique mise en œuvre, en particulier une approche trop étroitement historienne et coupée de l'appréciation des fragments en tant que morceaux littéraires ressortissant comme tels à des poétiques d'auteur, les résultats ne sont néanmoins pas à la hauteur

¹¹⁷ Ainsi Tichonius, T 1 *Tichonius natione Afer, in diuinis litteris eruditus, iuxta historiam sufficienter et in saecularibus non ignarus fuit et in ecclesiasticis quoque negotiis studiosus* est par eux anglicisé en « Tichonius, African by nationality, was learned in sacred literature, also decent enough in history, not ignorant of secular literature and diligent in ecclesiastical affairs » (Van Hoof, Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 265), comme si *fuit* régissait toute l'énumération alors que sa position au milieu des quatre membres de celle-ci après l'éthnique vise à obtenir un agencement élégamment balancé (traduire : « Tichonius, Africain par la nation, docte dans les doctrines sacrées, d'une suffisante compétence aussi en histoire, fut l'opposé d'un ignare dans les lettres profanes ainsi qu'industrieux dans les matières de l'Église »).

des prétentions énoncées dans la préface. Il y a quelque chose d'indélicat à étendre le ton supérieur dont use Alan Cameron à l'égard de F. Paschoud, B. Bleckmann, S. Ratti, M. Festy à la totalité de l'historiographie tardo-romaine fragmentaire et de sa bibliographie,¹¹⁸ lorsqu'on établit les textes latins de telle sorte de se donner la gloire facile de les expliquer plus simplement que ses devanciers; qu'on commet soi-même des erreurs de traduction nombreuses et parfois graves dont l'équivalent se cherche en vain chez les savants qu'on prétend renverser; et que l'on propose des commentaires moins solides que chez ces derniers. La *Textkritik* simpliste¹¹⁹ et une *Wortphilologie* biaisée, voire fautive, sapent la confiance qu'on peut porter à l'établissement des textes, trop étroitement conservateur, ainsi qu'aux traductions anglaises de Van Hoof et Van Nuffelen. Ces dernières sont fréquemment erronées, soit par méconnaissance de l'idolecte du citateur¹²⁰, soit par volonté de donner à tout prix un sens au latin tel qu'il est imprimé; or rien n'expose davantage une latinité douteuse ou un sémantisme aberrant que des artifices de rendu. En outre, il eût été bon d'avertir le lecteur lorsque la traduction proposée ne représente que l'une des lectures possibles du texte, surtout dans le cas où des indices probants peuvent faire penser qu'elle n'est pas la bonne. De deux, la fermeté et la modération qui caractérisent l'exégèse des *Fragments of the Roman Historians* coordonnés par Cornell ont été désertées ici au profit d'une *tabula rasa* de nos connaissances inspirée par des préjugés d'école pour le moins aventureux. Or cet agnosticisme n'est pas maintenu dans la *pars construens* du commentaire historiographique de cette collection. Les grosses ficelles argumentatives y abondent : Van Hoof et Van Nuffelen se montrent particulièrement prompts à assembler entre elles des bribes textuelles éparses et luxées, ou bien obscures, en exploitant des coïn-

¹¹⁸ Si les formulations péremptoires sont rarissimes chez les Belges et restent mesurées (e.g., « scholarship on Flavianus is bound to make the head of the uninitiated spin » 36), la récurrence sous leur plume des tours véritatifs « there is / we have no evidence for », « it is / has been (often / sometimes) assumed (...) but », « it is (methodologically) unwarranted to », « this / the evidence proves (...) the contrary / wrong » met en lumière ce qui me semble être leur instrumentalisation partisane du positivisme. En un domaine où il n'y a que des cas d'espèce, *the proof of the pudding is in the eating* : c'est chaque fois affaire de contexte savant individuel si une hypothèse non documentée quelconque peut a priori être considérée licite et raisonnable, ou si son absence de base concrète suffit au contraire à la faire exclure *qualitate qua*. Or, en impliquant fortement le contraire par principe, Van Hoof et Van Nuffelen implantent dans l'esprit de leur lecteur non pas tant l'adage *quod gratis asseritur, gratis negatur* que l'idée de la supériorité globale des sceptiques radicaux sur les crédules ou prétendus tels et sur les esprits facilement circonvenus. Les auteurs sauraient donc mieux que les inventeurs d'arguments historiques entièrement conjecturaux car ils sauraient admettre, eux, notre ignorance de Modernes ou la plurivocité de la documentation. C'est du Cameron sans la rhétorique.

¹¹⁹ Sur ces passages latins en apparence aisés mais régulièrement émaillés de difficultés sournoises, le choix de remplacer l'apparat critique par des notes textuelles à la fois sporadiques et sommaires sans discuter systématiquement les désaccords du *Lesetext* imprimé et traduit par rapport au texte de l'édition savante retenue pour chaque citateur, transforme un banal souci de circonspection, compréhensible dans une collection de fragments historiques à condition d'être explicité et étayé, en un a priori conservateur rigide. Van Hoof et Van Nuffelen retirent en effet quasi systématiquement les conjectures adoptées par, ou proposées dans, leur source de base.

¹²⁰ C'est particulièrement le cas à propos de ces deux stylistes raffinés que sont Symmaque et Sidoine Apollinaire (J.-F. Nardelli, "Nicomaque Flavien Senior et la *Vie d'Apollonios de Tyane* : Essai de résolution du témoignage de Sidoine Apollinaire", *Exemplaria Classica* 26, 2022, 33-83).

cidences lexicales soit peu significantes soit loisibles d'être fortuites¹²¹, non moins qu'à tirer des conclusions tranchées mais chancelantes de combinaisons de motifs dont ils accusent assez artificiellement le relief. Trop de considérations annexes et d'études concernant directement des points qu'ils affrontent leur ont aussi échappé. Nul ne pouvait certes leur demander la documentation énorme déployée dans leur *Clavis Historicorum Antiquitatis Posterioris* (Turnhout 2020), mais cette information lacunaire est regrettable lorsque certains des travaux demeurés hors champ constituent des *game changers*. Cette philologie cavalière s'accompagne enfin d'un double standard exégétique criant : le seuil de preuve tangible qu'exigent les deux belges de l'*opinio communis* avant d'accepter quelque thèse que ce soit, est incomparablement plus élevé que celui qui préside à leurs analyses personnelles, nonobstant les fragilités parfois évidentes de leurs combinaisons. De trois, la vérité oblige à dire que la majorité écrasante des documents collectés est à ce point allusive ou triviale que ce que l'on pouvait raisonnablement en dire ne dépasse pas souvent un niveau assez humble. En admettant que leur mise en série éclaire la transformation du genre historiographique entre la fin de l'Antiquité et les débuts du Moyen Âge (position de Van Hoof et Van Nuffelen, 7-13, 18-27), il reste que l'ouvrage ne produit guère de connaissances qui soient à la fois neuves, sûres et significatives une fois faite la part à l'établissement défectueux des textes latins; aux traductions fautives; et aux commentaires partisans ou qui remplacent des hypothèses historiographiques préexistantes par des spéculations de nature pseudo-philologique. C'est à se demander si tout ce travail de collecte et d'analyse était dans le fond bien nécessaire autrement que pour rompre des lances avec la science existante. Il faudra se défier beaucoup de ces *Fragmentary Latin Histories of Late Antiquity*.

JEAN-FABRICE NARDELLI

Independent scholar

jnardellis36@numericable.fr

¹²¹ En dépit de leur expérience de traducteurs sur Jordanès, Van Hoof et Van Nuffelen présentent les défauts caractéristiques des non-philologues qui s'aventurent à la critique textuelle. La distinction basique mais fondamentale entre concordance verbale (*locus similis*, idéalement littéral) et similitude conceptuelle ou ressemblance idéologique (parallèle sur le fond) ne semble guère exister à leurs yeux dès l'instant qu'il s'agit de spéculer pour leur propre compte. Et tous les loci similes paraissent chez eux se valoir, faute d'une pondération lexicographique qui ne s'acquiert que par de vastes lectures doublées par la fréquentation des grands commentaires critiques latins, du *ThLL* et des principaux usuels. Il faut bien cela pour espérer en remontrer, de façon crédible, à des traducteurs en général chevronnés et à des éditeurs expérimentés lorsque l'on n'est soi-même nullement expert de tous les citateurs exploités par une collection de fragments. Nous espérons avoir mieux fait que Van Hoof et Van Nuffelen au moins dans ce domaine de la *Wortphilologie*, ne serait-ce qu'en citant une quantité suffisante de matériel primaire et / ou secondaire et en explicitant, pensons-nous loyalement, les liaisons entre nos arguments ainsi que leurs éventuelles faiblesses.